

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

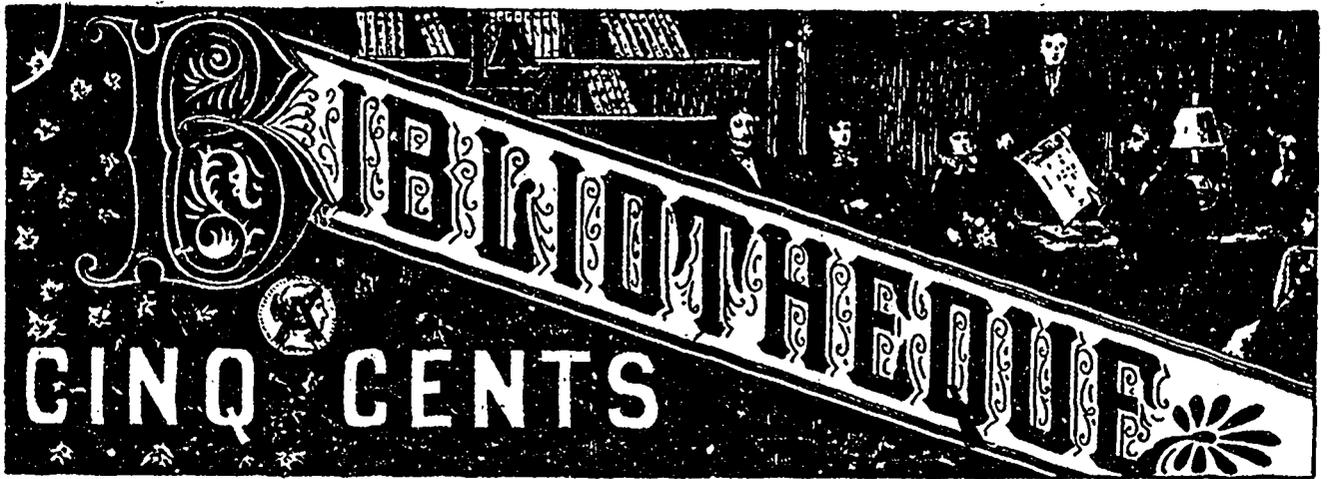
Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								



Publié par Poirier, Bossetto & Cie., 69 Rue St-Jacques.

Vol. IX

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 28 AOUT 1890

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 21

# LA FROCHARD

QUATRIÈME SÉRIE DE "LES DEUX ORPHELINES"



Le cadavre s'est ranimé et se traîne sur ses mains crispées. (Page 495).

## La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour avec illustrations,

**DONNE \$600 DE PRIMES PAR ANNEE A SES LECTEURS**

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les Primes sont de \$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50, et cent de \$1.00

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

**Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25**

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

**VENTE AU NUMERO, 5 Cents**

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

MONTRÉAL, 21 AOUT 1890.

## LA FROCHARD

QUATRIÈME SÉRIE DE "LES DEUX ORPHELINES"

### I

Ce n'était pas par fanfaronnade que Jacques Frochard avait dit à Pierre le remouleur, dont il raillait la pusillanimité :

—C'est le sang d'un agneau qui coule dans tes veines... C'est le sang de notre père qui bout dans les miennes !... Depuis cent cinquante ans, excepté toi, l'avorton, nous sommes tous comme ça dans la tribu des Frochard ! Quand le diable a semé sa graine de bandits sur terre, on dirait que son sac s'est crevé chez nous..."

Ce fils, qui revandiquait la célébrité des criminels pour ses ascendants, avait été élevé dans l'admiration des exploits de ce père que la Frochard portait aux nues, lorsqu'elle voulait le donner en exemple à Pierre, le malheureux estropié, qui, — ainsi qu'elle le disait avec colère, — voulait se mêler d'être honnête.

L'horrible mégère qui se flattait, en toutes circonstances, d'avoir été la compagne fidèle du supplicié, avait voué à la mémoire de ce bandit un véritable culte, auquel ni le temps, ni les épreuves subies, n'avaient porté atteinte.

Aussi se complaisait-elle dans l'admiration constante de Jacques qu'elle considérait comme le portrait vivant de cet Anatole du séducteur irrésistible, du maître qui subjuguait d'un regard, de l'homme courageux et fort devant qui tout devait plier.

Et dans l'exaltation qui s'emparait d'elle au souvenir de l'être si violemment aimé, elle s'écriait :

—Jacques, mon chérubin, quand je te regarde, il me semble le voir !... C'était un rude gaillard, un homme ! qui n'a jamais eu peur ni de Dieu ni du diable !"

Cette cynique créature était fière de voir revivre dans son fils aîné tous les traits et les vices du misérable issu d'une infâme tribu de criminels et qui avait, de beaucoup, distancé la célébrité de ses ancêtres.

Pour Anatole Frochard, la graine de bandit avait promptement germé. Dès son adolescence, le futur supplicié était déjà un détestable garnement.

Plus tard, dès l'âge de vingt ans, il faisait marcher de front de nombreuses et faciles conquêtes et ses premiers essais dans le crime. Grand, solidement bâti et doué d'une vigueur athlétique, il avait, par un bizarre caprice de la nature, un visage doux et souriant, des traits efféminés, et un regard qui passait, en moins d'une seconde, de la plus caressante tendresse à la dureté la plus féodale ; des yeux de gazelle ou de tigre.

Dans le monde interlope que fréquentait ce redoutable bellâtre, nul ne savait au juste, qui il était, ni d'où il venait. Il séduisait les femmes par le charme étrange de son visage, par la puissance irrésistible de son regard. Il imposait aux hommes par sa mâle énergie et par sa force herculéenne : sa vie était entourée de mystère.

Quand ses ressources étaient épuisées, quand la misère le talonnait de près, il disparaissait tout à coup, sans qu'on pût soupçonner ce qu'il était devenu.

L'absence se prolongeait plus ou moins, puis, un beau jour, il revenait parmi ses compagnons de débauche, et ses honteuses orgies renaissaient de nouveau, grâce à l'argent mystérieusement acquis.

Ce mystère, c'était le crime.

Le crime, dont il dédaignait les chemins battus.

Le vol vulgaire lui paraissait un jeu d'enfant, indigne de son intelligence et de son audace.

Il ne méditait que de grands coups, accomplis au milieu des périls.

Une "affaire" devait toujours être pour lui une véritable bataille dans laquelle il était résolu à risquer sa vie aussi bien que sa liberté, quitte à se défendre avec acharnement et à faire payer cher son existence, s'il se voyait perdu.

C'est avec cette insouciance du danger que Frochard avait accumulé forfaits sur forfaits, si bien qu'à vingt-cinq ans, il n'en était plus à compter les vols avec effraction, les arrestations à main armée, les attaques nocturnes sur les grandes routes, les invasions de fermes isolées où il allumait au besoin l'incendie.

Il n'avait pas de spécialité comme certains de ses devanciers célèbres dans le crime.

Tout lui était bon, pourvu qu'il arrivât à posséder l'argent qu'il convoitait.

Et cet argent obtenu, il le jetait largement aux quatre vents de ses fantaisies, courant les guinguettes et les tripots, jusqu'à complet épuisement du butin récolté dans ses criminelles équipées.

C'est à la suite d'une de ces expéditions qu'Anatole Frochard fit la rencontre de celle qui devait devenir sa compagne, l'admiratrice passionnée de son génie malfaisant, l'esclave dévouée jusqu'à la mort.

Le bandit, ce jour-là, avait éprouvé un échec, — le premier depuis qu'il avait débuté dans la carrière de ses aïeux.

Surpris dans l'accomplissement d'une arrestation à main armée, presque aux portes de Paris, Frochard avait tout d'abord voulu tenir tête aux agents qui le poursuivaient ; mais, voyant qu'il était impossible de résister au nombre, il avait jugé prudent, — une fois par hasard, — de mettre à profit ses connaissances en fait de gymnastique.

Franchissant un fossé bordé d'une haie, il eut bientôt mis une grande distance entre lui et ceux qui lui donnaient la chasse.

Les agents n'avaient eu que la ressource de lui envoyer quelques coups de feu, dont un l'avait atteint à la jambe.

Mais l'énergique bandit ne poussa pas un cri.

Tombé sur le genou, il se releva comme un lièvre blessé et, comme lui, il décala avec la plus grande agilité, sans se préoccuper de la blessure reçue, et lut contre la douleur.

C'était, heureusement pour lui, par un nuit tout à fait noire. Le fugitif se glissa sous une futaie afin de reprendre haleine et attendre le petit jour.

Mais bientôt la fanfare d'un coq lui ayant annoncé le voisinage d'une habitation, il résolut de se faire donner l'hospitalité, de bonne volonté ou de force.

Il sortit de sa cachette et arriva devant la maison.

C'était une de ces auberges où s'arrêtaient les rouliers rontant dans Paris, pour boire de la piquette que leur servait une accorte jeune fille d'une vingtaine d'années, déflurée, avante à la pratique, très accessible aux privautés, et que l'aubergiste, — un oncle à la mode de Bretagne, — avait tenue sur les fonds baptismaux.

Le brave homme s'était mis en tête, malgré un état de santé lamentable, d'arrondir une petite dot pour sa filleule à laquelle il avait donné le prénom d'Euphémie.

Euphémie trouvait-elle que la dot ne s'arrondissait pas assez vite, ou que l'oncle mourait trop lentement ? toujours est-il que la demoiselle, si aimable pour la clientèle, était devenue, à l'égard de son parent, singulièrement acariâtre depuis environ deux ans.

Sans pitié pour les souffrances endurées par le bonhomme, elle se refusait constamment à descendre au cellier, obligeant le pauvre diable à aller lui-même renouveler le vin des brocs.

Par contre, la jeune servante devenait de plus coquette, cherchant à attirer sur elle l'attention des rares voyageurs qui s'arrêtaient dans l'auberge.

Depuis quelque temps même, il semblait qu'elle ne cherchât que l'occasion de prendre sa volée pour se lancer dans la vie de hasard.

Paris l'attirait.

C'est donc à la porte de cette auberge isolée sur la route que Frochard était venu frapper.

Un chien se mit à aboyer.

Au troisième coup qu'avait frappé le bandit, une fenêtre du premier étage s'entrebâilla pour laisser passer une tête de jeune fille, déjà coiffée de nuit.

— Qu'est-ce que vous demandez ? fit Euphémie.

— A souper et à coucher.

La fenêtre se referma.

Au bout de quelques minutes, la nièce de l'aubergiste apparaissait au seuil de la porte qu'elle venait d'ouvrir.

Frochard ne lui donna pas le temps de se reconnaître.

En dépit de la protestation énergique, mais inutile, d'un chien enchaîné, il saisit la jeune servante, et l'enferma dans la maison.

Euphémie ne souffla mot.

Elle eut même un sourire pour cet audacieux qui trouvait une façon si originale de pénétrer chez les gens.

Et comme, après l'avoir remise sur ses pieds, l'inconnu s'était, sans plus de façons, assis sur un escabeau.

— Vous êtes donc blessé ? demanda la servante en remarquant une large tache de sang sur l'un des bas du nouveau venu.

— Une égratignure ! La balle n'a fait, je pense, qu'effleurer la mollet.

Euphémie regardait son interlocuteur avec une curiosité toute féminine.

La beauté de l'inconnu l'avait frappée, et elle était demeurée comme fascinée par le regard profond de Frochard.

— Eh bien ! la belle fille, dit-il, vous allez me soigner un brin, je suppose ?

— Pourquoi pas ? répondit la jeune fille.

Puis s'intéressant à l'inconnu :

— Qui vous a blessé ? interrogea-t-elle.

Frochard hésita avant de répondre. Il lança un long regard sur elle, comme pour deviner ce qui se passait dans son esprit.

Rassuré sans doute, il dit avec un geste énergique :

— J'ai été blessé par des archers... Ils étaient trop nombreux, sans cela...

— Que faisiez-vous donc pour qu'ils vous aient poursuivi ?

Cette fois Frochard n'eut pas d'hésitation. Il voulait porter un grand coup sur l'imagination de la curieuse.

— Je volais ! dit-il d'une voix calme.

La servante d'auberge ne broncha pas.

Elle n'essaya ni de fuir ni d'appeler.

Ce fut le tour de Frochard d'être étonné.

— Vous n'avez donc pas peur de moi ? fit-il en souriant.

Et aussitôt il ajouta :

— J'aime mieux ça, parce qu'il m'en eût coûté de...

Il avait tiré de sa poche un long couteau, bien emmanché dans une poignée de bois de fer, et dont la lame triangulaire se terminait en une pointe acérée.

Euphémie ne tressaillit pas plus à la vue de cette arme, qu'elle n'avait manifesté de terreur devant l'homme qui se présentait à elle comme un malfaiteur poursuivi.

— Vous êtes blessé, reprit-elle, vous ne pouvez pas partir en ce moment.

— J'y compte bien.

— Vous resterez ici, cette nuit.

— C'est mon intention.

— Venez !

Tout en dialoguant avec l'inconnu, la servante avait pris le chandelier, qu'en entrant dans la salle elle avait posé sur la table en chêne massif qui occupait une bonne partie de la pièce.

Frochard remarquait que, depuis quelques instants, Euphémie ne le quittait pas des yeux.

A ce moment, le chien du garde se mit à aboyer avec fureur.

— Maudit caniche ! grommela Frochard.

— Faut pas lui en vouloir, murmura la jeune fille en baissant la voix, il est de très bonne garde, et s'il aboie ainsi, c'est que...

— Il entend marcher tout près ?

— Oui.

Sans en écouter davantage, Frochard éteignit la chandelle de résine et alla appliquer son oreille contre la porte...

Le chien n'avait pas cessé d'aboyer.

— Attendez ! fit la jeune fille, je vais aller regarder par l'œil de bœuf du galetas...

Et, précipitamment, elle s'élança dans l'escalier qui conduisait au grenier...

Au bout de quelques instants, elle redescendait haletante et dit à l'inconnu :

— C'est une bande de soldats ou d'agents...

Ils sont à peine à cent pas de l'auberge, dit-elle, j'ai pu voir luire l'acier des mousquets et des sabres...

Et, saisissant Frochard par le bras :

— Il vous reste tout juste le temps de vous cacher... Venez ! Guidant alors, dans l'obscurité, l'homme qui se fiait à elle, Euphémie le conduisit jusqu'à une trappe qu'elle souleva.

— Il faut me suivre, fit-elle à voix basse, je vais descendre la première.

D'un pied assuré elle descendit les échelons d'un petit escalier mobile.

— Nous allons donc à fond de cale, dit en ricanant le bandit.

Euphémie, sans répondre, précéda Frochard qu'elle tenait toujours par la main, afin de le guider à travers les nombreuses futailles qui encombraient la cave.

Après avoir fait plusieurs détours il s'arrêta, sentant la muraille au bout de son pied.

— Nous sommes arrivés ? s'informa-t-il.

— Oui, asseyez-vous là !... Il y a de la paille toute fraîche !

Et, serrant la main de l'inconnu :

— Surtout, quoi que vous entendiez, ne bougez pas !...

C'est convenu dit-il.

Elle se retira, et Frochard se laissa tomber sur la botte de paille, en se disant à part soi :

— Drôle de servante d'auberge !

Tout à coup un bruit sourd le fit sursauter. C'était la trappe qui retombait.

Frochard étouffa le juron qui allait s'échapper de sa bouche. Il n'avait pas pensé qu'on l'enfermerait, et son imagination se mit à travailler.

—N'aurait-il pas été la dupe d'une coquine qui le livrerait aux agents du lieutenant de police ?

S'il n'en était pas ainsi, pourquoi avait-elle pris la précaution de fermer l'ouverture de la cave où bien certainement, il ne prendrait pas aux archers la fantaisie de descendre ?...

Frochard s'était levé.

Avec mille difficultés pour éviter les chocs, il parvint, en tâtonnant, à trouver le passage précédemment suivi.

Une imperceptible ligne lumineuse rayant le plafond au-dessus de sa tête lui indiqua qu'il se trouvait précisément au-dessous de la trappe.

Il chercha l'escalier.

Ses mains ne rencontraient partout que le vide...

L'escalier avait disparu...

La servante l'avait tiré après elle, lorsqu'elle était remontée.

Plus de doute, elle le trahissait...

Et il était prisonnier dans la cave... Lui prisonnier, capturé par une jeune fille !

Soudain un bruit de bottes et de ferraille retentit au-dessus de sa tête...

Les soldats étaient entrés dans l'auberge, et il les entendait confusément parler et rire tous ensemble, sans pouvoir comprendre ce qu'ils disaient à la servante...

Cependant Frochard distinguait, au milieu de ces voix d'hommes, la voix claire de la jeune fille...

Celle-ci, à un moment donné, poussa un long éclat de rire qui retentit profondément dans le cœur de Frochard.

Pour la première fois de sa vie, le bandit éprouva une émotion...

Il se sentit devenir pâle, et une sueur froide inonda subitement son visage : il écuma de rage.

Lui qui avait rêvé de dépasser en audace, en coups de vigueur, les grands scélérats aux forfaits devenus légendaires, il tombait, — impuissant à se défendre, — dans une souricière...

Il était pris dans le piège qu'une enfant lui avait tendu...

Il succomberait sans avoir pu faire payer cher sa capture...

C'était une défaite écrasante, honteuse, c'était une fin déshonorante.

A l'instinct de la conservation qui l'avait décidé à chercher un refuge, une issue peut-être, au fond de cette cave, avait succédé la fureur aveugle, avec toutes ses exaspérations et tous ses rugissements.

Il eut un bond de tigre, malgré la blessure qui paralysait, en partie, ses mouvements.

Et sa tête vint presque toucher la trappe.

Dans l'espace d'une seconde qu'avait duré ce saut prodigieux, Frochard avait pu percevoir distinctement ces mots prononcés sans doute par le chef de l'escouade :

—Il ne nous échappera plus !...

Puis, succédant à la voix d'homme, le rire argentin de la servante, ce rire nerveux des filles qu'on lutine.

Plus de doute, la drôlesse trinquait avec les soldats...

Le choc des gobelets d'étain continuait, entrecoupé d'éclats de voix et de gros rires...

Mais, au bout de quelque temps, le silence se fait comme par enchantement !

Que se passe-t-il dans la pièce d'en haut ?

Les agents se préparent, sans doute, à envahir la cave.

Le bandit est prêt à s'élaner sur le premier qui paraîtra.

Il retourne vers le fond du cellier.

C'est là, pense-t-il, que la servante qui l'a trahi conduira les archers.

Avec cette rapidité de conception qui lui était particulière, Frochard s'est ravisé.

Il n'attendra pas qu'on arrive jusqu'à lui.

S'il réussit dans son projet, c'est peut-être le salut...

Le couteau entre les dents, il tâte des deux mains les barrières de futailles, entre lesquelles il cherche l'endroit où il se glisera.

Cette cachette, il vient de la trouver entre deux muids vides, séparés l'un de l'autre par une barrique de moindre contenance, et qu'il pourra facilement enjamber.

Il se blottit derrière cette sorte de rempart, accroupi sur les jarrots, et tout prêt à s'élaner sur le premier qui se montrera devant lui.

Il attend, l'œil ardent, la main crispée sur le manche de son couteau.

Tout à coup la trappe grince sur ses gonds, et une vague lueur éclaire faiblement l'entrée de la cave...

Le bruit de l'échelle qu'on descend parvient jusqu'aux oreilles attentives du bandit...

C'est le moment décisif.

Il entend qu'on marche avec précaution...

La lueur devient plus vive et projette une ombre sur le sol.

Frochard est prêt...

Il a retrouvé tout son sang-froid et ce mépris de la mort qu'il a toujours eu en présence du danger...

Le bruit de pas se rapproche...

Frochard bondit, le couteau levé...

Mais l'arme ne s'est pas abattue sur la poitrine de la personne qui vient de se montrer...

C'est Euphémie qui a paru. Après avoir posé à terre le chandelier, à l'entrée de la cave, la jeune fille le regarde en souriant et lui dit :

—Ils sont partis !... Maintenant vous êtes sauvé.

—Tu es une vraie femme ! s'écrie Frochard.

Puis, saisissant Euphémie par le bras :

—Tu es la femme qu'il me faut : Je t'ai trouvée, je te tiens et je te garde. Allons nous marier.

Et, pendant que leurs cœurs battaient à l'unisson, ces deux êtres se fiançaient librement.

Frochard, avons-nous dit, allait vite en besogne, autant en amour que pour l'accomplissement d'un crime.

Euphémie se montra tout de suite à la hauteur du rôle qu'on lui réservait.

Elle ne fut pas longue à prendre une résolution.

Quelques jours suffirent pour que la blessure de Frochard entrât dans la période de cicatrisation.

—Je suis maintenant solide sur mes jambes, dit-il un matin... Nous partirons cette nuit !

—Je suis prête ! répondit Euphémie.

Alors commença le pillage de tous les objets de quelque valeur contenus dans l'auberge.

La jeune fille empila dans un sac les écus économisés par le pauvre aubergiste, pendant de longues années.

—Vlà ma dot ! fit-elle en riant, et nous n'aurons pas besoin du notaire pour griffonner le contrat...

—Ne vaux laisser tes hardes ici, dit le bel Anatole, je me charge de te trouver prochainement un trousseau de princesse.

Donc, la nuit venue, les deux misérables quittèrent la maison, laissant le malade endormi dans sa chambre.

Mais à peine étaient-ils sur le seuil de la porte, que Frochard, se ravisant, entra dans l'auberge.

Le chien, voyant partir Euphémie, hurlait lamentablement...

—Il va réveiller les voisins, et faire découvrir notre fuite ; attends un peu, grommela le bandit, je vais te consoler, moi.

Et il pénétra vivement dans la cour, le couteau à la main.

Une minute après, le chien n'aboyait plus...

Euphémie attendait à quelques pas de là.

S'impatientant de ne pas voir revenir son compagnon, elle allait se décider à rebrousser chemin, lorsque Frochard reparaît à la porte de l'auberge.

—Partons ! commanda-t-il.

—Qu'as-tu donc fait qui t'ait retenu si longtemps ?

—L'aubergiste s'était réveillé aux aboiements du chien... je l'ai rendormi.

Et sans donner à la jeune fille le temps de questionner de nouveau, ni de pousser un cri de surprise ou d'horreur, il lui saisit le bras, l'obligeant à le suivre.

.....  
Pendant cette marche, dans la nuit, sur la route déserte, ces deux êtres, que le hasard s'était plu à rapprocher pour la

ténébreuse existence des malfaiteurs, se dirigeaient vers la grande ville que Frochard avait choisie pour y établir le centre des criminelles opérations qu'il projetait.

Ils gardaient le silence.

La servante, qui s'enfuyait, éprouvait-elle un remords tardif ?

Quant à Frochard, il rêvait aux expéditions nouvelles qui devaient faire la vie douce à cette femme qui venait de lier son existence à la sienne.

Le bandit avait compris, à première vue, qu'elle était bien la compagne qui lui convenait.

Il l'avait devinée comme le fauve devine sa femelle : au premier rugissement de soumission répondant à son premier rugissement d'amour.

Cet accouplement avait eu lieu spontanément de part et d'autre, sans que la femme eût ressenti le moindre scrupule d'abandonner son bienfaiteur, sans que l'homme eût éprouvé une seconde de compassion pour un malheureux cloué sur son lit de douleurs.

La pitié n'avait jamais hanté le cœur de ce scélérat.

Jamais il ne s'était laissé attendrir par les supplications des victimes, ni par les larmes et l'épouvante des enfants surpris dans leur sommeil, ni par l'effarement de vieillards impuissants à se défendre.

Et maintenant qu'il avait associé une femme à son existence, son audace allait s'accroître encore.

La route s'étendait longue et droite, devant eux, bordée d'arbres dont le vent tourmentait les cimes...

De lourds nuages s'amoncelaient au loin sur la ville, dont la masse imposante se pointillait de lumières à l'horizon.

C'était Paris qui dormait sous la garde des archers et des guetteurs de nuit.

Frochard, le premier, rompit le silence.

—Voilà ce Paris que tu aimes, dit-il... ce Paris que tu voulais connaître et qui va bientôt nous ouvrir ses portes...

En ce moment, l'attention de la jeune fille était toute entière sollicitée par un terrible spectacle.

Et, à son tour, indiquant un point dans la direction de l'auberge :

—Regarde ! fit-elle d'une voix sourde.

Une lueur rougeâtre envahissait tout un côté du ciel.

—Eh bien, quoi ! répondit Frochard sans s'étonner, c'est un bel incendie...

La fugitive quitta le milieu de la route, bondissant pour escalader le talus.

Frochard l'y suivit aussitôt.

—Le feu est à l'auberge ! s'écria-t-elle, et c'est toi...

Elle n'acheva pas. Un éclat de rire strident, poussé par le bandit, lui avait coupé la parole.

Les flammes se voyaient distinctement, et le vent apportait le bruit sourd de détonations.

—Ce sont les futailles qui éclatent, ricana Frochard.

Alimenté par les vieilles boiseries, l'incendie faisait rage, dévorant la maison...

Des gerbes d'étincelles s'élançaient du foyer comme un immense bouquet de feu d'artifice.

—C'est toi qui as mis le feu à l'auberge ! murmura la jeune fille.

—Oui ! répondit froidement le misérable, je n'aime pas à laisser de témoins à charge derrière moi !

Frochard avait relevé cyniquement la tête et regardait en plein visage son interlocutrice, pour juger de l'effet qu'il avait pu produire sur celle-ci.

Sous l'influence de ce regard qui l'avait déjà subjuguée, la première fois qu'elle s'était trouvée en face du fugitif, Euphémie n'eut ni un reproche pour l'incendiaire qui venait de commettre un crime inutile, ni un souvenir ému pour sa malheureuse victime.

Elle se cramponna au bras du misérable et le suivit docilement...

Frochard savait qu'il pourrait désormais compter sur le dévouement de celle qui allait partager sa vie et ses dangers.

Et, retrouvant sa gaieté, il s'écria en manière d'raison funèbre :

—Bah ! un peu plus tôt, un peu plus tard, il y aurait passé tout de même...

La filleule de l'aubergiste ne sourcilla même pas à cette lugubre plaisanterie.

Pendue au bras de son amant, elle continua à marcher, d'un pas ferme, et sans tourner une seule fois la tête, bien qu'elle entendit le crépitement sinistre que lui apportait le vent...

Lorsqu'au bout de longues heures de marche, le couple eut franchi la barrière de Paris, le cœur de la jeune fille se dilata.

En arrivant à Paris, leur premier soin fut d'aller se marier régulièrement.

C'était la vie d'aventures qui allait commencer pour elle.

—Où demeures-tu ? s'informa-t-elle aussitôt, en voyant son compagnon indécis sur la direction à prendre.

—Où je demeure ? Partout où il me plaît d'élire domicile. Partout où me pousse ma fantaisie du moment ! Je suis libre comme l'air ! Et la grande ville est aussi bien à moi... qu'elle est au Roi !

Puis, après un silence :

—Pour l'instant, continua-t-il, je suis sans gîte... Mais n'aie crainte, ma petite, nous ne coucherons pas pour ça à la belle étoile.

Et faisant sonner le sac d'écus qu'il portait sous son bras :

—Avec ça, la belle, on ouvre les portes de toutes les hôtelleries : on trouve de bons lits. Et, bien qu'il soit tard, les hôteliers et leurs servantes nous salueront très bas ! Ainsi donc, suis-moi sans crainte...

Il connaissait son Paris sur le bout du doigt, l'infatigable rôdeur de nuit. Il fit suivre à sa compagne une partie du chemin de ronde, en passant devant les trois portes Saint-Antoine.

Arrivé dans le quartier de la Rapée, le couple enfila une petite rue dans laquelle, —vers le milieu,—se balançait, en grinçant, l'enseigne de l'*Auberge du Cygne*.

Ainsi que l'avait annoncé Frochard, la servante avait ouvert au premier coup frappé à la porte.

—Tiens ! m'sieur Anatole ! fit-elle avec une surprise de bon aloi !

Et elle ajouta :

—Comme y a longtemps que vous n'êtes venu ! Vous étiez donc en voyage ?

—Oui ! c'est ça même, répondit Frochard, en voyage de noces. Et voici madame Frochard.

La servante dévisagea d'un coup d'œil la compagne du bel Anatole, en disant :

—Peste ! m'sieur Frochard, vous avez eu la main heureuse.

Et, trotinant menu devant les deux voyageurs qui lui arrivaient, la grosse femme précéda le couple dans la plus belle chambre de l'établissement.

—Tu vois, ma petite, qu'on a ici quelque considération pour moi, dit Frochard lorsque la servante fut partie. C'est que je ne lésine pas sur la dépense. Les Frochard ont toujours payé en grands seigneurs, et bon chien chasse de race !...

## II

En se mettant en ménage, Frochard n'avait pas rompu avec ses anciennes habitudes d'instabilité.

Pendant longtemps encore ces époux si bien assortis menèrent la vie vagabonde, logeant à la nuit, changeant le plus souvent possible de quartier, ce qui, du reste, ne déplaisait pas le moins du monde à l'ancienne servante d'auberge, qui trouvait ainsi l'occasion de visiter tout Paris.

Frochard ne séjournait dans un endroit que tout juste le temps d'y commettre quelque vol.

Et, la bourse remplie de nouveau, les oiseaux de proie prenaient leur vol vers un autre quartier.

Au bout de la première année de son mariage, la femme du bandit mettait au monde un garçon, vigoureusement constitué, et qui promettait de devenir un robuste gaillard.

À la vue de son rejeton, Frochard, tout Frochard qu'il était, sentit se développer en lui le sentiment de la paternité.

Et, transporté de joie, il s'écria :

—Femme, c'est un véritable bonheur pour nous que cet enfant ; il me donnera du courage à la besogne. Et c'est moi qui l'élèverai à ma façon.

Puis, plaquant deux gros baisers sur les joues rebondies du nouveau-né, il ajouta :

—Celui-là perpétuera notre race !... Celui-là sera un vrai ! je m'en charge !

Replaçant alors l'enfant auprès de sa mère, il se prit à l'admirer.

—Comment le nommera-t-on ? demanda la mère tout heureuse de ce qu'elle venait d'entendre.

Frochard réfléchit un instant.

Puis, se frappant le front :

—Parbleu ! c'est tout trouvé, nous l'appellerons Jacques !

Et, se campant fièrement sur la hanche, il continua d'un ton solennel :

—C'était le prénom de mon grand-père... un rude homme, madame Frochard... un vrai tempérament de fer !... Il n'a pas mis moins de vingt minutes à mourir... lorsque les infâmes suppôts de la justice l'ont pendu à Montfaucon.

La mère ne put retenir un léger tressaillement.

Ce que voyant, Frochard lui dit en riant :

—Ah ça, ne vas pas faire tourner le lait du petit, maintenant... Il faut me nourrir ce gaillard-là de telle sorte qu'il devienne aussi solide que les anciens de la famille.

La jeune femme serra son fils contre son sein dans un mouvement d'amour maternel.

Elle ne pouvait se rassasier d'embrasser et d'admirer ce nouveau-né auquel on voulait donner, comme un héritage qui lui revenait de droit, le prénom de l'homme qui avait glorieusement agonisé, pendant vingt minutes, au gibet de Montfaucon.

L'enfant sur lequel ses parents fondaient tant d'espérances fut, à partir de sa naissance, l'objet de tendresses infinies, d'une sollicitude de tous les instants et de soins continuels.

Cette affection grandissant chaque jour faisait dire au père :

—Je gage qu'au besoin tu mettrais la main à la pâte, et me seconderais dans ma besogne pour ce chérubin-là.

Ce mot de "chérubin" avait sonné agréablement à l'oreille maternelle et, à partir de ce moment, Euphémie n'appela plus Jacques que son "chérubin."

Le soir, lorsque Frochard rentrait au logis, elle courait lui présenter l'enfant à embrasser. Et c'était le tour du père de prendre le "chérubin" sur ses genoux et de le faire sauter.

Lorsqu'il arrivait parfois que le bandit, occupé à "travailler," comme il avait l'habitude de dire en parlant des sinistres expéditions auxquelles il se livrait, ne rentrait pas de la nuit, la mère, prise d'inquiétude, se disait :

—S'il allait ne plus revenir !... Si on l'arrêtait !

C'était une tendre épouse et une très tendre mère que la Frochard.

Aussi, disait-elle, parfois, à son mari :—Quand trouveras-tu donc quelque grand coup à faire qui nous enrichisse une bonne fois, afin que tu n'aies plus à t'exposer comme tu le fais !... Il faut penser que nous avons un fils !...

Mais lorsqu'on lui parlait de "ne plus s'exposer," Frochard frappait vigoureusement du poing sur la table, en disant :

—Est-ce que j'aurais épousé une femmelette par hasard ?... Si c'est de ce lait-là que tu veux donner au petit, je vais tout de suite le changer de nourrice, m'ame Frochard !

On menait, à cette époque, bonne et joyeuse vie dans la famille. Depuis quelque temps les affaires de Frochard marchaient à merveille et la bourse était toujours bien garnie.

Je n'ai jamais eu la main aussi heureuse, s'exclamait le bandit après chaque nouveau succès ; c'est à croire véritable-

ment que ce petit bonhomme de Jacques m'a porté bonheur en venant au monde.

—Eh bien..., s'il t'en arrivait un autre...

—Un autre... quoi ?

—Un second fils... le bonheur doublerait peut-être bien, mon homme ?

Frochard regardait son interlocutrice, et ses yeux interrogeaient...

Puis, avec un gros rire :

—Vraiment ? fit-il, répondant au sourire de sa femme. En ce cas, ma belle : abondance de biens ne nuit pas !

La jeune femme disait la vérité : Jacques avait à peine accompli ses deux ans lorsqu'il lui naquit un frère.

Ce second enfant,—un garçon,—était si petit, si pâlot et si frêle qu'il paraissait bizarre que deux êtres aussi vigoureusement constitués que l'étaient Frochard et sa femme eussent un enfant de complexion si débile.

Le nouveau né semblait n'avoir que le souffle, et son père ne se pressait guère de le faire baptiser.

Cette quasi-répulsion que ressentait le père pour ce second enfant provoqua chez la Frochard une répulsion égale.

Elle s'habitua facilement à reporter tout son amour sur Jacques qui, disait-elle, avait de la santé et de la vie pour deux.

On se pressait trop, toutefois, de condamner ce second enfant.

Il n'avait rien, il est vrai, de la turbulence de son frère aîné, et on pouvait, sans provoquer ses cris, le laisser des heures entières dans son berceau.

—Il est d'une bonne pâte, disait sa mère... Il ne demanderait jamais à boire si on ne lui apportait pas la bouteille.

Mais Frochard n'était pas sans s'apercevoir que le petit "gringalet", ainsi qu'il l'appelait, n'était pas dépourvu de vitalité.

—Ça vous grouille dans la main, comme un ver faisait-il ; c'est petit, mais ça vous a tout de même du sang et de la vie. Il s'appellera Pierre Frochard, comme mon père. Il sera, peut-être bien, fin et rusé comme lui, car c'était un malin ! Et qui a trouvé le moyen d'échapper à la potence...

Et avec un geste énergique :

—Le seul de tous les Frochards !

—Il a donc fini de sa belle mort ! demanda le jeune homme, étonné.

—Il est défunt sur les galères du roi !

Chaque fois qu'il trouvait l'occasion de parler de ses ascendants mâles, le bandit faisait avec orgueil l'apologie de tous ces misérables, énumérant leur fin courageuse.

Il s'exaltait alors, au point d'enthousiasmer sa femme, et de lui inspirer la plus profonde horreur pour les gens de justice et les soldats du guet.

À peine âgé de six ans, Jacques était déjà un infernal garnement, vagabond par instants, malfaisant, brutal, colère, et qui rendait la vie dure à son frère.

Il avait su s'imposer comme un maître dans la famille ; père et mère, aveuglés par leur affection, se pliaient à toutes ses volontés.

Profitant de l'impunité dont il était certain, il maltraitait son frère, dès qu'il se trouvait seul avec lui.

Et le pauvre cadet avait pris l'habitude de recevoir les coups, sans pleurer. Car, la première fois qu'il avait voulu se plaindre à sa mère, celle-ci lui avait brutalement répondu :

—Eh bien, défends-toi si tu peux ! C'est pas ma faute si tu es faible et poltron comme une poule mouillée...

Le pauvre enfant avait dévoré ses sanglots, et continué à tout supporter du robuste Jacques.

Comment se fit-il que cette famille d'aventuriers pût vivre, pendant des années, à Paris, sans donner l'éveil à la police ?

Par quel hasard, le malfaiteur qui était toujours en campagne contre la société avait-il réussi à se sortir d'affaire, en toute circonstance ?

Le bandit se fiait pour cela à son étoile.

L'intelligence de Frochard égalait sa hardiesse.

Grâce à son imagination singulièrement fertile en combinaisons, il avait réussi à se mettre à l'abri des dangers qui pouvaient le menacer.

Il continuait à jouer de bonheur, comme il disait.

De là, une succession de forfaits de toute sorte.

On ne parlait, depuis quelque temps, que de vols audacieux, de crimes monstrueux, dont la police cherchait en vain à découvrir les auteurs.

On ne pouvait supposer, en effet, qu'un seul homme eût pu accomplir une aussi longue série de criminels exploits.

Et, comme on était toujours à la recherche de l'insaisissable Mandrin, bon nombre de méfaits furent mis à l'actif du mystérieux malfaiteur, lesquels revenaient, en réalité, de droit à Frochard.

Celui-ci, dans sa vanité, éprouvait une certaine jalousie à voir mettre sur le compte d'un autre les entreprises hardies dont il était l'auteur.

Il eût voulu pouvoir revendiquer hautement ce qui lui revenait de part de gloire anonyme dans l'épopée de ce grand scélérat qui mettait sur les dents les plus fins limiers et tout le petit corps de troupes placés sous les ordres du lieutenant de police.

Quelque extraordinaire que cela puisse paraître, cet homme en était arrivé, dans son admiration pour le criminel auquel il faisait concurrence, à commettre les plus grandes imprudences.

C'est ainsi qu'ayant appris que Mandrin avait poussé l'audace jusqu'à inscrire son nom sur les murs des appartements qu'il dévalisait, — comme s'il eût voulu signer ses crimes, — Frochard eut la fantaisie de l'imiter.

Mais il avait réfléchi qu'il lui faudrait alors rompre décidément en visière avec la police, tenir la campagne continuellement et, dans toutes ses expéditions, trainer sa famille à sa suite.

Il dût se résigner à n'être, comme par le passé, qu'un malfaiteur mystérieux, mais dont la hardiesse semblait s'accroître à chaque affaire nouvelle.

Du reste, les exploits des voleurs et des assassins devenaient chaque jour plus nombreux, en dépit des efforts tentés par le lieutenant de police pour réprimer le banditisme qui menaçait de prendre des proportions formidables.

Dans son épouvante, la population parisienne, — toujours un peu crédule, — accordait foi aux histoires les plus invraisemblables.

C'est ainsi qu'on se disait, tout bas, que la police, insuffisamment surveillée par ses chefs, était de connivence avec les scélérats et, au besoin, favorisait leur évasion et leur fuite.

Que ce fût ou non la vérité, la gent cagouse et escarpe poursuivait impunément le cours de ses méfaits.

A tel point qu'il était devenu impossible de se hasarder dans les rues, le soir, sans une escorte.

On organisait des espèces de caravanes pour traverser les ponts, ou pour longer les quais, dès la tombée de la nuit.

Frochard, bien que son nom ne figurât pas sur la liste des bandits célèbres, faisait largement sa part de la besogne qu'on attribuait à d'autres.

La police était bien parvenue à connaître la plupart des hautes personnalités du crime; mais elle ne parvenait que rarement à les capturer.

Aussi la nouvelle que le redoutable Mandrin était enfin tombé aux mains des agents lancés à sa poursuite causa-t-elle une véritable émotion dans le public.

Si grande était la satisfaction générale, que l'on s'abordait, dans les rues, pour se communiquer les renseignements que chacun avait pu obtenir.

On voulait savoir comme la police était parvenue à se rendre maîtresse du fameux bandit que l'on commençait à considérer comme une sorte de sorcier possédant le don d'ubiquité.

On affirmait que le lieutenant de police avait ordonné que l'on conduisît le prisonnier à pied, à la prison, afin que les

Parisiens fussent bien convaincus qu'ils n'avaient désormais plus rien à redouter de ce grand criminel.

La Frochard, elle aussi, s'était mêlée à la foule qui allait se masser aux abords du Grand-Châtelet, pour y attendre l'arrivée du prisonnier.

Elle s'était, malgré de continuelles botscoulades, maintenue à proximité de la porte, et avait pu distinguer les traits de cet homme dont la France entière s'était occupée.

Et, toute émotionnée des invectives et des malédictions dont la foule avait accablé le prisonnier, la Frochard s'était hâtée de rentrer chez elle, pour faire part à son mari de la grande nouvelle du jour.

— C'était un rude lutteur ! dit le bandit... Malheureusement pour lui, il avait des complices !... Qui sait s'il n'a pas été vendu par quelques-uns de sa bande !

Et s'animent :

— Pas d'associés... dit-il. Un complice est souvent une "mouche," trop lâche pour supporter les tortures de la question, et qui bourdonne des révélations aux oreilles des juges et du lieutenant criminel... Voilà pourquoi je travaille seul, moi.

... Je suis, à la fois, le chef qui combine et le soldat qui exécute !... Pas de complices !... Les Frochard n'en ont jamais eus.

Puis, devenu tout à coup rêveur :

— J'aurais bien voulu le voir, dit-il, ce fameux Mandrin.

— Eh bien, fit la Frochard, qui t'empêche d'assister à l'exécution lorsqu'elle aura lieu ?

— L'exécution ! s'exclama le bandit que ce mot avait fait bondir... L'exécution !... Tu vas plus vite en besogne que les juges et le bourreau...

— Mais, balbutia la femme, puisqu'il est à la chaîne dans un cachot du Grand-Châtelet, tu sais bien que son affaire ne sera pas longue à être bâciée.

— Elle ne l'est pas encore ! Des hommes comme nous, quand c'est pris, ça... s'échappe !...

Et s'exaltant :

— Si c'était moi... je jure que je trouverais bien moyen de sortir de leur Grand-Châtelet.

— J'aime à t'entendre parler ainsi, mon homme... Si jamais on te prenait... j'aurais de l'espoir jusqu'au dernier moment. Mais il me tarde que tu nous fasses riches tout d'un coup... afin que tu puisses enfin te retirer "des affaires."

Frochard avait décidé qu'il assisterait à l'exécution de Mandrin et des deux complices capturés avec lui.

Il n'eut pas longtemps à attendre. Le procès marcha rapidement.

La cour rendit un arrêt qui condamnait le bandit à être rompu vif, après avoir subi la question ordinaire et extraordinaire.

Aussitôt que le bruit se fut répandu que l'exécution allait avoir lieu dans l'après-midi, Frochard sortit de chez lui et se dirigea vers le lieu du supplice.

Il s'était, pour la circonstance, habillé comme l'étaient alors les bourgeois aisés.

Il allait de groupe en groupe, écoutant les conversations, très curieux de se rendre compte des impressions diverses de cette foule impatiente.

Pendant ce temps, le charpentier des hautes-œuvres dressait la roue et deux potences.

— La fête sera complète, dit un des voisins de Frochard, on va exécuter le chef de la bande et ses complices.

Toutes les rues adjacentes étaient encombrées par la foule. Les curieux se pressaient aux fenêtres et jusque sur les toits.

Ceux qui avaient fait diligence pour arriver jusqu'au pied de l'échafaud étaient à présent refoulés et maintenus à distance par les soldats et les agents de la prévôté.

On avait fait au grand scélérat qui payait enfin sa dette à la société les honneurs d'un déploiement considérable de troupes.

Et Frochard, enthousiasmé, se disait en lui-même :

—C'est beau, nom d'un tonnerre, d'occuper la maréchaussée, les agents et toute une population. On peut mourir content quand on a un pareil convoi.

Le bandit éprouvait, en parlant ainsi, ce vertige qui s'empare des criminels et leur fait considérer l'échafaud comme un glorieux piédestal !...

Tout à coup un grand mouvement d'oscillation eut lieu sur la place.

Les cavaliers chargeaient la foule pour frayer un passage à la charette qui portait le condamné et le bourreau.

—Le voici Le voici ! criaient-ils de toutes parts.

Et l'on se pressait entre les chevaux pour apercevoir le patient, c'était bien, en effet, le "patient", car les tortures avaient commencé pour lui : il venait de subir la question.

—Les des voix disaient avec une expression empreinte d'une certaine terreur.

—Samson ! voilà Samson !

Frochard se trouva bientôt, sans qu'il pût s'y opposer, porté si loin du côté du quai de la Tannerie que c'est à peine s'il pouvait se rendre compte de ce qui se passait sur la fatale plate-forme.

A côté de lui, deux spectateurs, refoulés également, causaient, échangeant leurs impressions à voix haute.

—Moi, disait l'un, je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas être assez près pour voir souffrir ce gredin-là, et entendre ses lamentations, car ils sont tous lâches au moment de mourir, ces misérables qui n'ont de courage que pour assassiner de pauvres diables sans défense.

Frochard avait tressailli en entendant ces paroles indignées.

—Oh ! oh ! mon cher Lavolette, répondit son autre voisin, tu parles comme pourrait le faire ton maître : le vieux millionnaire.

Au mot de "millionnaire", le bandit avait dressé l'oreille. Le descendant des Frochard sentait bouillonner tout ce qu'il avait, dans les veines, du sang de ses ancêtres.

Lavolette et son ami, qui ne s'étaient pas rencontrés, paraît-il, depuis quelque temps, causaient à bâtons rompus.

—Comment ! diable, as-tu fait pour sortir aujourd'hui ? s'informa Nicholas.

Et il ajouta en riant :

—Ton maître t'a donc lâché la chaîne ?

—Je n'ai plus de maître, pour le quart d'heure, répliqua Lavolette.

—Et depuis quand n'es-tu plus chez ton maître ?

—Depuis ce matin. Sans quoi, est-ce que j'aurais pu venir voir cette exécution qui a mis tout Paris sur pied ?

—Et pour quel motif as-tu quitté ta place ?

—Tu appelles ça une place ? dis plutôt un enfer ! J'en avais assez de la surveillance soupçonneuse et humiliante de vieux avare dont les yeux perpétuellement attachés sur tous ceux qui l'entourent semblent dire : ne m'avez-vous rien volé ?

—Et qui a-t-il maintenant, auprès de lui, pour le servir ?

—Une petite nièce à lui, appelée Marthe, une jeune fille de quatorze ans, douce comme un agneau, et qui travaille autant que le ferait un homme.

—Mais elle ne suffira pas à elle seule au service de toute une maison.

M. des Frolands a pris, pour me remplacer, une de ses cousines... tu sais... la parente pauvre dont, au besoin, on fait sa domestique...

—De sorte que voilà ce bonhomme seul, entre deux femmes, dont une toute jeune fille...

Frochard tendait l'oreille, ce qu'il entendait paraissait l'inresser vivement.

—Oui, répondit Lavolette, et la petite Marthe est d'un féroce sans bornes. C'est un ange de courage et de patience, et il en faut de la patience avec ce diable d'homme-là !... Mais la pauvre supporte tous les caprices, tous les emportements avec une douceur, une résignation sans pareilles, et son unique pensée est d'adoucir les souffrances du

vieux podagre, ainsi, ce matin, avant mon départ, elle m'a supplié d'aller chercher un autre médecin, parce que le nôtre, —c'est-à-dire celui qui soigne depuis longtemps M. des Frolands,—a été obligé de s'absenter...

—Il ne peut donc pas se passer un seul jour de son docteur ? demanda Jean-Nicolas.

—C'est-à-dire que Mlle Marthe a voulu profiter de la circonstance pour faire venir un célèbre médecin, M. le docteur Durocher...

—Durocher ? s'exclama Jean-Nicolas, je ne connais que ça. Il demeure rue Saint-Louis-en-l'Île, No. 14 ?

—Précisément.

Frochard fit un imperceptible mouvement, et ses yeux brillèrent tout à coup d'une lueur étrange...

Et, mentalement, il répéta :

—Durocher, rue Saint-Louis-en-l'Île, No. 14."

—Précisément, et comme il ne peut venir qu'après-demain soir, il faut même que j'aille prévenir Mlle Marthe, qui espérait avoir sa visite pour demain.

Chacune des répliques semblait prendre maintenant une grande importance pour Frochard, à en juger par l'attention soutenue qu'il prêtait à la conversation.

A ce moment, il se produisit un mouvement de foule très prononcé...

Des clameurs partaient de la place de Grève...

—Ça doit être fini ! dit Lavolette, allons-nous-en.

—Soit, mais ce n'est pas chose facile de sortir de cette foule...

—Parle pour toi, Gringalet... Tu vas voir comme je sais me faire passage, moi...

Et, jouant des coudes et des épaules, l'ancien domestique de M. des Frolands parvint à avancer,—peu soucieux des injures dont l'accablaient ceux qu'il bousculait rudement.

Frochard essaya de le suivre.

Il ne voulait, à aucun prix, perdre sa trace.

C'était déjà beaucoup d'avoir l'adresse du médecin ; mais il importait surtout de connaître la demeure du millionnaire.

Pour cela, il fallait suivre Lavolette qui devait aller rendre la réponse du docteur à Mlle Marthe...

Décidé à ne pas se séparer de lui, le robuste bandit se mit à pousser vigoureusement afin de profiter du sillon que Lavolette se traçait dans cette mer humaine.

Il était jusque-là parvenu à se maintenir tout près de lui ; mais, au débouché de la rue, la bagarre devint sérieuse.

Le guet à cheval repoussait la foule de plus en plus envahissante.

On s'écrasait sous les pieds des chevaux.

Tout à coup Frochard ne vit plus Lavolette.

—Nom d'un tonnerre ! s'écria-t-il, est-ce que je l'aurais perdu ?

Et il se mit à fouiller du regard les groupes que la cavalerie dispersait.

Il aperçut Lavolette qui, un instant renversé, s'était vivement relevé et remis en marche.

Après avoir parcouru une partie de la rue des Lavandières, les deux hommes,—l'un sur la piste de l'autre,—traversèrent le marché des Innocents...

Puis, au bout de quelques minutes, ils se trouvèrent à l'entrée de la rue du *Bout-du-Monde*.

Et comme dans cette rue Lavolette rencontrait, à chaque pas, des personnes qui saluait ou avec lesquels il échangeait quelques mots.

—C'est ici que doit demeurer mon homme, pensa le bandit en s'arrêtant à la porte d'un cabaret d'où il pouvait apercevoir le deux extrémités de la rue.

Il ne s'était pas trompé.

Lavolette, après avoir encore parcouru une cinquantaine de pas, en remorquant la rue, s'était arrêté devant une maison aux fenêtres fermées et dont la façade noircie par le temps et effroyablement lézardée témoignait bien de la ladrerie de son propriétaire.

—C'est dans cette maison, pensa le misérable, que se trouvent "mes millions."

Et un sourire arqua ses lèvres.

Laviolette avait frappé deux petits coups comme un signal, et la porte s'était entre-baillée, laissant passer la tête blonde d'une jeune fille.

—Ah ! pensa Frochard, voilà certainement la petite nièce qui sert de garde-malade.

Le bandit vit qu'elle remerciait avec effusion le domestique.

Puis, la porte s'étant refermée, Laviolette se remettait en marche.

Mais, cette fois, Frochard n'avait plus besoin de le *filer*.

Il le laissa donc passer devant lui avec autant d'indifférence maintenant qu'il avait mis d'empressement à le suivre.

Il en savait assez et, et de même qu'il avait fait précédemment pour graver l'adresse du médecin dans sa mémoire, il répéta à voix basse : *Rue du Bout-du-monde, M. des Frolands.*

Il marchait l'air pensif, les yeux fixés sur le pavé, comme un homme profondément absorbé.

La brume commençait à se faire épaisse dans le dédale des petites rues qui avoisinaient le marché.

Frochard dut s'orienter pour regagner son domicile par le chemin le plus court.

Il avait hâte de faire part à sa femme de la bonne nouvelle.

Jamais, depuis qu'il "travaillait", affaire plus belle ne s'était présentée, pensait-il, dans des conditions aussi favorables.

Mais ce coup de fortune exigeait, pour son exécution, un véritable coup de maître.

Il fallait faire en sorte de laisser le moins de prise possible au hasard qui pourrait faire avorter l'opération.

Aussi, en récapitulant les atouts qu'il avait déjà dans son jeu, Frochard se réjouissait-il qu'il eût pris fantaisie à Laviolette de quitter si à propos le service de M. des Frolands.

A tout prendre, il pouvait bien se hasarder à pénétrer soit par escalade, soit par effraction, dans cette maison dont la garde était confiée à deux femmes.

Il aurait facilement raison, sans doute, de la résistance que l'on tenterait de lui opposer. Mais il ne pouvait se débarrasser de trois personnes à la fois. Et il suffisait qu'une seule des victimes parvint à lui échapper pour qu'elle donnât l'alarme.

—Il faut éviter les "paillement", concluait le bandit... Et pour cela, j'ai mon idée, qu'il ne s'agit plus que de mûrir un peu.

—Puisqu'on attend un médecin, se disait-il, il y a un moyen tout indiqué pour s'introduire dans la maison du millionnaire : prendre la place de ce docteur.

La chose, à première vue, présentait d'autant moins de difficulté que Frochard savait, — l'eût appris par la conversation de Laviolette et de son ami, — que personne, chez M. des Frolands, ne connaissait, même de vue, la célébrité médicale à laquelle Mlle Marthe s'était adressée.

—Voilà qui tombe à merveille, continuait Frochard, je remplacerai facilement le célèbre Durocher.

Il ne s'agissait plus que d'empêcher celui-ci de faire sa visite chez son nouveau client.

Quel moyen employer pour arriver à ce but ?

... Le prévenir que M. des Frolands n'avait plus besoin de ses services ?

On ne procède pas de la sorte avec les praticiens en renom.

Frochard eut alors la pensée de retarder d'un jour la visite du docteur.

Il suffisait pour cela d'un simple petit faux en écriture privée ; pure bagatelle pour un homme qui avait l'habitude de jouer du couteau à la moindre résistance qu'il rencontrait.

—J'écrirai la lettre, et je la porterai moi-même à destination.

Le reste ira comme sur des roulettes, se dit-il.

Pour l'ontibre exécution de son plan, Frochard devait se procurer deux costumes, deux travestissements : une livrée de valet de pied et un de ces habits en velours noir que portaient alors les médecins.

Rien de plus facile que d'acheter ces vêtements au rabais chez le premier frippier de la rotonde du Temple.

Il fallait, à la vérité, risquer une certaine mise de fonds que ne lui imposait pas, d'habitude, son genre d'opérations. Mais n'allait-il pas devenir puissamment riche ?

C'était de l'argent bien placé.

—Arrivé chez lui, — Femme ! s'écria-t-il, je crois que, cette fois, nous tenons la fortune !

—La fortune ? fit la Frochard, dont les regards s'enflammèrent aussitôt, qu'est-ce que tu me contes-là ?

—Qu'il te suffise de savoir que nous allons être riches, très riches, et que tu pourras vivre comme les grandes dames dont tu reluquies si envieusement les toilettes, au jardin du Roi et aux galeries du Palais-Royal...

—C'est-y bien vrai, mon homme ?

—Vrai comme je te vois là, devant moi, avec tes yeux qui brillent comme des escarboucles.

Ce n'était pas seulement l'appât de l'or qui venait illuminer le visage de la Frochard.

Cette femme perverse applaudissant à tous les exploits de son mari ; c'étaient, dans sa pensée, de légitimes revanches qu'ils prenaient contre la société.

—Riches ! répétait-elle en saisissant les mains de son homme, nous serons riches ! Tu me l'assures, Frochard !... Alors explique-moi...

—Non, qu'il te suffise de savoir que je t'apporterai peut-être des millions !

—Des millions ?

—Oui ! C'est une mine d'or que j'ai découverte.

Le bandit se complaisait à exciter la curiosité de sa femme.

—Une mine d'or ! s'exclamait celle-ci en jetant éperdument ses deux bras autour du cou du bandit... Pourquoi n'as-tu pas tout de suite mis la main dessus ?

—Parce que j'ai mon idée et que je la suivrai, de point en point, sans en rien changer...

—C'est donc bien difficile ? Faudra-t-il que tu t'exposes ?

Et baissant la voix :

—Y aura-t-il du rouge ?

—Est-ce qu'on sait jamais s'il ne faudra ? jouer un peu du couteau ? répondit froidement le bandit.

Puis s'animant :

—Ce que je puis te dire, femme, continua-t-il, c'est que tous ces malins qu'on appelle dans les gazettes "les célébrités du crime" ne me vont pas à la cheville. Quand il s'agit de s'introduire dans l'endroit où il y a quelque bon coup à faire, comment procèdent-ils d'ordinaire ? ils essaient d'entrer en forçant une porte ou une fenêtre.

—Eh ben... et toi ?

—La belle affaire, dit en ricanant Frochard, que d'escalader ou de fracturer ! Il ne faut pour cela qu'un peu de vigueur au poignet, et des outils !

—Tu vas entrer dans le ni en question par la cheminée ? demanda la Frochard.

—Encore l'enfance de l'art, femme !... Comme cet autre qu'on appelait *Le Capucin*, n'est-ce pas, qui s'est vanté, devant les juges, d'être resté caché, tout une journée, pour attendre la nuit, dans une cheminée où l'on avait allumé un bon feu.

Et avec une expression de dédain il ajouta : — Se laisser fumer comme un jambon ! Pas malin le procédé. Riquer d'être forcé de s'échapper piteusement par les toits, comme un chat !...

—Et toi, comment donc comptes-tu t'y prendre cette fois ?

—Moi, femme Frochard, je veux qu'on vienne m'ouvrir toute grande la maison où j'irai travailler.

—Qui ça ? interrompit la femme du bandit émerveillée... Les domestiques, peut-être ?

—Mais oui !

—Tu les connais ? et ils seront de la fête ?  
Frochard eut un sourire dédaigneux .  
—Des complices, alors ! fit-il en haussant les épaules, tu sais que je n'en veux pas.  
Puis achevant son récit :  
—Oui, m'ame Frochard, on viendra me recevoir à la porte et l'on me saluera jusqu'à terre en me remerciant de la visite que je... daignerai faire.  
—En vérité ?  
—J'ajoute même que je serai attendu avec la plus grande impatience... par le millionnaire lui-même, qui m'accueillera comme un sauveur.  
—Un sauveur ! toi !  
Ayant ainsi mené graduellement sa femme jusqu'au dernier degré de la stupéfaction, le bandit entama un sujet qui devait également étonner la Frochard.  
—Femme, lui dit-il, vous m'aidez dans cette affaire, toi et les petits.  
—T'aider... nous ?...  
—Je n'aime pas que les femmes mettent la main à la pâte, mais ce que je veux, c'est que, pendant que je travaillerai, vous fassiez le guet tous les trois.  
—Pour t'avertir... Comment nous y prendrons-nous ?  
—Si la mouche se présente, toi où l'un des enfants me lancerez un coup de sifflet. C'est pas plus difficile que ça.  
—Je préviendrai Jacques, à l'avance, de ce qu'il aura à faire... mais le petit...  
—Jacques se tiendra à un bout de la rue, Pierre à l'autre extrémité et toi au milieu. Ce sera bien le diable si quelqu'un vient à passer sans que vous le voyiez ou l'entendiez venir... Et alors.  
—Suffit, dit froidement la Frochard, nous ouvrirons les yeux et les oreilles...  
Puis après un silence :  
—Et à quand l'affaire ?  
—Pas plus tard que demain.  
—Et où faudra-t-il que nous fassions le guet ?  
—Tu connais bien l'église dont on voit les clochetons du marché des Innocents ?  
—Saint-Eustache ?  
—Ce saint-là ou un autre, peu m'importe ! Va pour Saint-Eustache, puisqu'il paraît que tu connais ce particulier-là !...  
—Et après ?  
—En allant du côté de cette église pour venir ici, tu rencontreras une rue qui s'appelle la rue du *Bout-du-Monde*...  
—J'connais ça ! J'y passe quelquefois en revenant du marché.  
—Dans cette rue, il y a le No. 14...  
—Le No. 14, répéta la femme.  
—Il s'agira, pour toi et les enfants, de vous poster dans cette rue, comme je te l'ai dit tout à l'heure. Et de ne pas manquer de siffler si vous voyez paraître quelque chose comme un agent de la prévôté ou un soldat du guet !  
—Et si... tu n'allais pas réussir ? dit la Frochard avec anxiété.  
Il faut que je réussisse, mille tonnerres ! s'écria le bandit en élevant la voix... il le faut... ou le diable y perdra ses cornes !  
—Viens ici, mon Jacques ! cria-t-il à l'enfant qu'il prit dans ses bras.  
Puis, ayant embrassé son préféré avec plus d'effusion encore que d'habitude, il se rapprocha de sa femme et lui dit :  
—J'ai encore une recommandation à te faire. Il s'agit que l'on ne soupçonne rien dans cette boîte à cancons. Ta voisine est une pie-borgne qui va clabauder dans tout le quartier...  
—Sans compter que le boutiquier est toujours sur le pas de la porte lorsque l'un de nous sort ou rentre.  
—Faut donc clouer le bec à ces deux oiseaux-là, pour qu'ils ne s'occupent pas de mes affaires.  
—Parle, mon homme.  
—Tu diras à ta voisine et à cet autre d'en bas que j'ai

trouvé une bonne place... et tu ajouteras que c'est ce que je cherchais depuis longtemps.

—Une place chez qui ? Une place de quoi ?  
Frochard regarda pendant quelques secondes sa femme, pour jouir de sa surprise :  
—Une place de... valet de pied ! dit-il lentement.  
—De valet de pied ?  
—Oui, m'ame Frochard, chez un grand seigneur.  
Et appuyant sur ses mots :  
—Tu auras bien soin de dire que *dès demain*, tu entends bien, *dès demain*, je dois aller me présenter pour voir si je fais l'affaire du maître !  
—C'est bon ! répondit la Frochard. V'là qui est bien convenu, tout le monde connaîtra la nouvelle avant qu'y ne soit seulement une demi-heure !

.....  
Tandis que sa femme se chargeait de faire courir, dans la maison qu'elle habitait, le bruit qu'elle allait enfin pouvoir vivre moins économiquement parce que son mari, qui ne faisait plus d'affaires dans ses voyages, avait enfin trouvé une place de valet de pied chez un personnage de la Cour, Frochard se mettait en quête d'une livrée, d'un habit de velours et d'une douillette.

Il se rendit pour cela dans les environs du Temple où il trouva les objets désignés plus haut, non sans avoir marchandé consciencieusement et sans avoir entendu débiter tout le vocabulaire des revendeuses.

Lorsqu'il rendra chez lui, portant le paquet de vêtements, le boutiquier l'arrêta à la porte en lui disant :

—Vous allez donc nous quitter, voisin ?  
—Ma foi, voisin, s'est pas trop tôt ; mon sac d'écus a joliment le ventre vide, depuis quelque temps.  
—Et vous allez le remplir, à c'tte heure, il paraît ?  
—En attendant je viens encore de déboursier.  
—Au fait, voisin, qu'est-ce que vous portez dans ce paquet ? Un habit ?

—Habit de domestique, voisin ! soupira Frochard. Que voulez-vous, quand on n'a pas le choix.

—Bah ! si vous êtes, comme dit votre femme, chez un duc.  
—Et un fameux, voisin. La duchesse a son tabouret.

—A la Cour ?  
—Comme j'ai l'honneur de vous le dire, voisin ! Ça possède des millions, pendant que le pauvre peuple crève de faim ! dit hypocritement le bandit.

.....  
Cette soirée qui précédait l'attentat fut, pour Frochard, comme une veillée des armes.

Il passa de longues heures, pendant que sa femme et ses enfants dormaient, à réfléchir, tantôt accoudé sur la table et la tête plongée dans ses mains, tantôt marchant de long en large dans la chambre.

Puis tout à coup, allant prendre dans un tiroir tout ce qu'il lui fallait pour écrire, il se mit à libeller la lettre qu'il devait, le lendemain, porter chez le docteur qu'attendait si impatiemment la nièce de M. des Frolands.

Ceci fait, il se relut à haute voix, pesant chaque mot, répétant chaque phrase pour s'assurer que rien ne pouvait faire deviner le faux.

Et, satisfait de son travail, il plia, cacheta, et écrivit la suscription suivante :

A Monsieur,  
Monsieur DUROCHER, médecin-chirurgien,  
Rue Saint-Louis-en-l'Isle.

EN VILLE.

Dans cette lettre, M. des Frolands exprimait le désir de voir le médecin retarder sa visite de vingt-quatre heures, désireux de faire observer par le célèbre praticien certains symptômes qui, soi-disant, ne se reproduisaient que tous les deux jours.

Tout était prêt et, désormais, le bandit n'avait plus qu'à attendre que le moment fût venu de se mettre à l'œuvre.

Le lendemain, avant de partir, Frochard, ayant jugé utile et prudent de faire une répétition du rôle qu'il avait à remplir, se plaça devant le miroir, sa lettre à la main, s'essayant ainsi à présenter un pli, comme doivent le faire les domestiques bien stylés.

Puis, persuadé qu'il avait atteint la perfection, il revêtit la livrée, au grand ébahissement de Jacques qui voulait savoir le motif de ce travestissement, et de Pierre qui n'osait interroger.

Et il partit, non sans que la Frochard eût fait en sorte que le voisin vît le bandit dans sa tenue de valet de grande maison.

— Bonne chance ! lui cria le boutiquier en le voyant passer.

Il avait pris par le plus court pour arriver rue Saint-Louis-en-l'Isle, et sa main n'avait pas eu la plus légère agitation en soulevant le marteau pour frapper à la porte de la maison qu'habitait le médecin.

Au valet qui s'était présenté, il avait dit avoir une lettre à remettre à M. Durocher.

— M. le docteur est-il visible ? avait-il demandé en observant le maintien le plus correct.

Et il avait ajouté, tout en suivant le domestique :

— Je viens de la part de M. des Frolands.

Au nom du millionnaire, le grand praticien avait saisi, avec un certain empressement, la lettre que son valet lui présentait sur un plateau d'argent.

Et, après avoir pris connaissance de la missive, il avait répondu :

— C'est bien, je me rendrai aux désirs de M. des Frolands.

Pas une fibre n'avait bougé sur la figure de Frochard.

Il s'était incliné très respectueusement devant le maître, puis, en passant devant lui, il salua, d'un petit signe de tête, le valet qui le reconduisait jusqu'au bas de l'escalier.

Et, après avoir repris la valise qu'il avait laissée dans le corridor, il referma la porte cochère sans précipitation et marchant à pas lents.

Mais lorsque après avoir franchi le pont il se retrouva de l'autre côté de la Seine, il ne conserva plus son attitude calme de flâneur.

— Et d'un ! se dit-il gaiement.

Et tout heureux de la façon dont il s'était tiré de cette première partie de son programme, il reprit le chemin de l'auberge.

Frochard avait ainsi trouvé le moyen de retarder de vingt-quatre heures la visite du médecin.

Il s'agissait maintenant pour lui de se substituer à la célébrité médicale qui avait nom Durocher, et de se présenter, en son lieu et place, au chevet du malade, le millionnaire des Frolands.

### III

M. des Frolands, qu'une paralysie partielle clouait tantôt sur son lit, tantôt dans un fauteuil, avait été l'un de ces privilégiés que les grands banquiers de Paris associaient à leurs si fructueuses opérations sur les grains.

Il avait commencé par être un des principaux agents de Samuel Bernard, auquel M. d'Ombreval, alors lieutenant général de police, l'avait présenté comme un homme intelligent, actif, et auquel on pouvait confier les missions les plus délicates.

Il n'était pas difficile, avec de semblables dispositions, de se former à l'école de Samuel Bernard.

M. des Frolands justifia tous les renseignements qu'on avait fournis à son égard.

Il s'agissait, comme on sait, pour quelques gros bonnets de la finance, d'accaparer les blés de tout le pays, d'emmagasiner les grains, afin de pouvoir, à volonté, en faire hausser le prix.

Mais la spéculation ne suffisait pas aux appétits de ces millionnaires. Ils ne se trouvaient pas satisfaits des immenses

bénéfices déjà réalisés, en très peu d'années, par un procédé inique.

Ils rêvaient de devenir arbitres absolus de la fortune publique, en affamant le peuple.

On disait bien haut que le gouvernement était associé avec les grands banquiers pour tirer bénéfice des misères publiques, et défendait aux fermiers d'apporter leurs blés à Paris, afin que les spéculateurs pussent vendre les leurs au prix le plus exorbitant.

La vérité est que l'impunité était assurée aux grands personnages qui s'enrichissaient d'une façon aussi scandaleuse.

Après avoir commencé par Paris, les spéculateurs éhontés étendaient maintenant leurs opérations sur toute la France.

Les grandes villes étaient de véritables greniers d'abondance où s'entassaient des millions, sous forme de grains, qu'on vendrait aussi cher que possible, lorsqu'on aurait toutes les récoltes en magasin.

M. des Frolands fut l'un des agents les plus actifs de la province.

Après avoir commencé modestement pour son propre compte, il avait vu grandir son ambition.

En moins de trois ans, il avait amassé une fortune assez ronde. Mais, à ce jeu, l'ambitieux s'était grisé.

Il risqua de grosses spéculations et réussit, et ces premiers succès promettaient de faire du protégé de M. d'Ombreval un des plus gros banquiers de France.

Mais la maladie survint, et mit le spéculateur dans la nécessité de s'adjoindre des agents, ou de quitter un genre d'affaires que sa santé compromise ne lui permettait plus de continuer dans les mêmes conditions.

C'est à ce dernier parti que s'arrêta celui qui, ayant exploité ses anciens patrons, craignait d'être exploité à son tour.

Il plaça d'abord son argent à gros intérêts. Peu à peu il devint ensuite d'une avarice sordide et d'une méfiance sans bornes. Il refusa les affaires les plus sûres, pour ne pas voir sortir de sa caisse son capital qu'il y tenait enfermé en espèces sonnantes.

Demeuré veuf et sans enfants, il avait recueilli une nièce de sa femme sous prétexte d'assurer un sort à l'enfant.

Mais dans son égoïsme l'avare n'avait songé, en réalité, qu'à se procurer une société peu encombrante et, surtout, peu coûteuse.

La pauvre fille que l'on avait ainsi cloîtrée avait bien dû s'habituer à cette existence de recluse que lui imposait son "bienfaiteur."

Son oncle n'avait pas voulu la mettre en pension, et, par mesure d'économie, il se chargea lui-même de son éducation.

Marthe (c'était le nom de la nièce de M. des Frolands) était enfin destinée à servir de garde-malade au millionnaire, pendant toute l'existence de celui-ci.

Elle ne se plaignait jamais, quoique souvent elle eût le cœur bien gros, lorsque, — au printemps, — les rayons du soleil venaient dorer les murailles des maisons voisines et faire éclore des fleurs sur les fenêtres des pauvres diables qui en habitaient les mansardes...

Marthe témoignait à son parent une véritable affection de fille.

Elle lui avait si souvent entendu dire que, sans lui, elle eût été abandonnée, que la fillette était reconnaissante à l'avare de ses prétendus bienfaits.

M. des Frolands se mit un jour au lit, frappé de paralysie. On désespéra de le sauver, et jamais garde-malade ne se montra plus attentionnée que cette enfant, qui se multipliait pour satisfaire aux moindres caprices d'un malade exigeant et bourru.

Au bout de quelques mois, il était entré en convalescence, et il fallut bien que l'avare, qui jusque là s'était contenté d'une vieille servante, se décidât à prendre un valet robuste qui pût le transporter de son lit au fauteuil.

Laviolette entra donc au service de M. des Frolands.

Le paralytique vivait dans des trances continuelles. Les histoires de voleurs lui mettaient l'esprit à la torture.

Aussi, de même que la jeune Marthe s'était résignée à mener une véritable existence de prisonnière, de même le nouveau valet de chambre dut-il accepter la condition rigoureuse de ne quitter que fort rarement son service auprès du malade.

C'était un quasi-esclavage qui, par bonheur, convenait assez au caractère un peu taciturne de Laviolette.

Il souscrivit donc, sans trop de répugnance, à l'obligation de coucher dans un cabinet noir attenant à la chambre de son maître, et cela pour être sur pieds à la moindre alerte.

Quant à Marthe, elle avait été reléguée dans une chambre séparée de celle de M. des Frolands par un petit salon qui, de ce côté, garantissait l'inaccessibilité de l'appartement particulier de l'avare.

Tout, personne qui se serait introduite dans la maison devait forcément être entendue ou vue par la jeune fille.

L'égoïste, qui tremblait si fort pour lui-même, n'avait pas honte de se faire garder par une enfant sans défense pour elle-même.

Les jours se succédaient et la vie devenait de plus en plus monotone dans cet intérieur d'où l'on s'efforçait de chasser l'imprévu.

Tout y était réglé d'avance, comme pour le service d'une place forte.

Voilà dans quelles conditions vivait l'homme dont Laviolette et son ami Jean-Nicolas s'étaient entretenus en présence de Frochard, pendant qu'avait lieu l'exécution en place de Grève.

On sait que, depuis le matin de ce même jour, le domestique avait été remplacé, dans le service de M. des Frolands, par une parente pauvre de celui-ci.

Gertrude (c'était le nom de la nouvelle servante) ne pouvait guère se montrer difficile.

Elle s'estimait heureuse que son parent eût bien voulu penser à elle pour cette place de femme de confiance, quelque dure qu'elle fût.

Malgré son caractère craintif, M. des Frolands avait donc, par mesure d'économie, pris la décision de vivre entre ces deux femmes.

Dès l'arrivée de Gertrude, Marthe lui avait annoncé que le docteur Durocher devait, le lendemain, venir visiter son oncle.

Elle avait eu toutes les peines du monde à obtenir le consentement du malade à cette coûteuse visite.

—J'ai mon médecin, criait l'avare, c'est bien assez pour me tuer !..

La jeune fille avait réussi, et c'était là l'important.

Aussi avait-elle attendu avec impatience le retour de Laviolette pour savoir si le grand praticien consentait à donner une consultation.

Toute joyeuse de la réponse que lui apportait le domestique, Marthe attendait impatiemment le docteur.

#### IV

La première partie de son programme ayant complètement réussi, Frochard ne doutait pas qu'il en fût de même de la seconde, bien que celle-ci présentât des difficultés bien autrement graves.

De retour de la rue Saint-Louis-en-l'Isle, il avait trouvé sa femme occupée à indiquer à Jacques et à Pierre ce qu'ils auraient à faire le soir même.

Le bandit avait la physionomie résolue et calme, si calme même que sa femme lui demanda s'il n'y avait rien de changé dans la grande entreprise.

—Est-ce toujours pour ce soir ? demanda-t-elle.

Puis s'apercevant de l'état d'agitation de la femme, et après avoir donné un regard au cadran du coucou :

—Il n'est encore que six heures ; mais il faut souper toute de suite et nous mettre en route. Ici, femme, n'oublie pas mes recommandations... A huit heures précises, soyez chacun à votre poste.

—Nous y serons, mon homme !..

Le souper avait été hâté plus que de coutume.

Frochard se leva le premier, se retira dans la petite pièce qui servait de chambre à coucher aux deux enfants, et se mit à préparer les habits qu'il comptait emporter.

Il plaça dans un grand sac de voyage le costume en velours noir, semblable à celui que portait la veille le docteur Durocher.

Lorsqu'il reparut, tenant d'une main la valise — et portant sur son bras la grande douillette puce, il avait absolument l'air d'un bon père de famille qui va embrasser les siens avant de se mettre en voyage.

Mais, intérieurement, le bandit ne pouvait se défendre d'une vive émotion qu'il s'efforçait de dissimuler.

Il souleva Jacques à bout de bras, jusqu'à la hauteur de sa poitrine, et pressa l'enfant sur son cœur.

Puis ce fut le tour de Pierre.

Mais celui-ci dut se contenter d'une simple caresse de la main paternelle sur sa joue.

Alors vint aussi le tour de la Frochard.

—Il faut que je t'embrasse, femme, lui avait dit son homme.

Et, comme pour justifier ce débordement de tendresse, le bandit ajouta, avec une expression à la fois attendrie et cynique :

—Ça me donnera du cœur "à l'ouvrage."

C'est sur ces odieuses paroles qu'on se sépara.

Frochard referma la porte sans bruit et descendit doucement.

Il ne se souciait pas d'être rencontré, maintenant, par quelque voisin qui pourrait le retenir pour causer.

Il esquiva même, pour cette fois, le boutiquier...

Quelques instants après, la femme et les deux enfants du bandit quittaient également la maison, bien qu'ils eussent encore deux heures à attendre, avant de se rendre à l'endroit que leur avait désigné Frochard.

Pour tuer le temps, la Frochard conduisit Jacques et Pierre sur le Pont-Neuf, où il y avait foule devant la parade des bateliers et des marchands d'orviétan.

Nous avons quitté Frochard au moment où il se mettait à la recherche d'un véhicule pour se rendre auprès de son "client."

Il s'était dit, en effet, qu'un grand médecin, comme l'était M. Durocher, ne devait jamais faire à pied ses visites aux malades.

Par mesure de précaution, il avait mis la douillette par-dessus sa veste de domestique, aussitôt qu'il s'était trouvé assez éloigné de sa maison.

Le bandit avait, en ce moment qui précédait d'une demi-heure à peine l'accomplissement de son criminel attentat, une liberté d'esprit absolue.

On eût dit, à le voir se diriger paisiblement vers la station des chaises à porteurs, qu'il s'agissait pour lui de rendre une simple visite.

Dès qu'il parut sur la place, les porteurs s'empressèrent autour de lui. Il se faisait déjà tard, et chacun cherchait une aubaine avant la fin de sa journée.

Frochard choisit de l'œil la litière la plus spacieuse... Elle avait appartenu, probablement, à quelque grande dame portant panier, car deux personnes auraient pu s'y installer à l'aise.

C'était bien l'affaire du malfaiteur qui se proposait, comme on sait, d'y changer de vêtements.

Il s'approcha des deux porteurs :

—Mes amis, leur dit-il, j'ai besoin de vos services.

—Nous sommes aux ordres de monsieur... Où faut-il aller ?..

—Je vous donnerai l'adresse tout à l'heure... Mais, d'abord, voici mes conditions.

Les porteurs s'inclinèrent.

—Je vous payerai quatre écus...

—Pour une course ? demanda l'un des porteurs.

—Non !... pour deux...

—Alors nous attendrons monsieur ?

—Vous me laisserez à l'adresse que je vais vous indiquer, et vous reviendrez m'y prendre heux heures plus tard...

—C'est bien, monsieur... montez !

Frochard fit passer d'abord sa valise, puis il s'introduisit dans la chaise.

Et une fois la portière fermée :

—Nous allons rue du Bout-du-Monde, No 14 ! dit-il.

Et, tirant les rideaux, il se mit à changer de costume.

Cette opération s'accomplit avec rapidité. Le bandit avait calculé son temps pour arriver à l'heure convenue chez M. des Frolands.

Frochard venait de re fermer la valise dans laquelle il avait placé sa veste et sa culotte de valet de chambre.

Instinctivement il s'assura que la lame de son couteau était bien dans sa gaine, qu'il introduisit dans la poche intérieure de l'habit de velours.

Les porteurs, aiguillonnés par la bise, avaient fait diligence.

Ils traversaient la rue, lorsque, se penchant à la portière, Frochard vit son fils Jacques qui se tenait à l'encoignure ; puis, au milieu de la rue, il aperçut une femme qui s'estompaît dans la brume. C'était la Frochard.

—Tout le monde est à son poste, dit-il, allons, l'affaire se présente bien...

A ce moment, la chaise s'arrêtait devant la maison de M. des Frolands.

Frochard descendit, et, après avoir payé et congédié les porteurs, il frappa à la porte cochère.

## V

C'était par une soirée froide et sombre de novembre.

Les rues étaient désertes, un brouillard épais enveloppait le marché des Innocents.

Le Parisien regnait son logis marchait d'un air inquiet, derrière le valet qui portait la lanterne...

La Frochard et ses deux enfants s'étaient rendus, comme on vient de le voir, au poste, qui leur avait été assigné.

Jacques, marchant d'un pas résolu.

Pierre, grelottant, le cœur serré, comme s'il eût pressenti, le pauvre petit, le crime que son père se préparait à commettre.

On était arrivé à la première station.

La rue du Bout-du-Monde s'étendait entre ses deux rangées de maisons basses.

Pas une lumière aux croisées.

Seule, la lumière blafarde des réverbères, perçant le brouillard, venait, par place, éclairer faiblement le sol.

La Frochard avait saisi Pierre par la main, et l'avait brutalement planté à l'encoignure de la rue :

—Tu vas rester là, dit-elle à voix basse à l'enfant.

Et comme le pauvre petit tremblait sous l'étreinte, sa mère lui serra vigoureusement le bras, en ajoutant :

—Tu sais ce que je t'ai dit ! si tu entends venir... ouvre l'œil ! Si c'est des soldats... un coup de sifflet, et file ensuite, au plus vite, pour aller m'attendre sur le banc du marché.

Et, peu soucieuse des soupirs et larmes du malheureux petit Pierre, elle s'éloigna avec son autre fils.

—Toi mon chérubin, recommande-t-elle à Jacques, n'oublie pas la leçon que je t'ai faite...

—N'aie pas peur, mère ! Je guetterai les roussins, si j'en vois un j'ai mon sifflet.

Et le garnement est allé, de lui-même, s'accroupir au coin de la rue, pendant qu'à son tour la Frochard se rend à son poste.

Elle est là, l'œil au guet, attentive et silencieuse.

Elle écoute.

Tout à coup, elle fait un mouvement comme pour s'appêter à siffler. Il lui a semblé que plusieurs ombres, sortant de la brume, venaient de traverser la rue...

—Déjà ! pense-t-elle.

Cependant elle attend encore, dans la crainte de s'être trompée...

Les ombres s'approchent et se dessinent plus nettes.

Deux commissionnaires apparaissent portant une litière de louage.

Ils s'arrêtent, la litière s'ouvre.

Un homme, courbé par l'âge, en sort d'un pas chancelant, il est vêtu d'une douillette qu'il tient soigneusement formée.

Il relève la tête et semble s'assurer qu'il est bien arrivé au lieu où il doit se rendre.

Puis, ayant reconnu la maison, il frappe à la porte cochère.

Une fenêtre s'est refermée ; le vieillard, d'une voix grêle, congédie les porteurs.

Il se dirige alors vers la porte cochère qu'une femme vient d'ouvrir, mais, au moment d'en franchir le seuil, il s'arrête, sort une bourse de sa poche, en tire une pièce de monnaie et, s'approchant de la Frochard :

—Tenez, pauvre femme, lui dit-il, de sa voix cassée, prenez, et que le ciel vous assiste !

Puis, tout bas, il ajoute :

—N'oublie pas le signal !

Et, avant que la Frochard soit revenu de sa surprise, l'homme à la douillette a disparu. La porte s'est refermée derrière lui.

Celui qui vient de s'introduire ainsi dans la maison de M. des Frolands, c'est Frochard, méconnaissable à ce point que sa femme elle-même ne l'a pas d'abord reconnu.

..... Dans la maison de l'avare, le coucou de la salle à manger, située au rez-de-chaussé, vient de sonner huit heures.

Marthe est au chevet de son oncle, tandis que Gertrude va d'une pièce à l'autre vaquer aux soins du ménage, après le souper.

En entendant sonner l'heure, la fillette se lève et, marchant sur la pointe des pieds, pour ne pas éveiller le malade qui sommeille depuis quelques instants, elle va à la porte et murmure :

—Voici l'heure, cousine Gertrude, M. Durocher ne peut tarder à venir...

—Ils ne sont pas toujours bien exacts, ces grands médecins !

Mais la phrase est à peine achevée qu'un coup de marteau, vigoureusement frappé à la porte cochère, a fait sursauter les deux femmes.

La jeune fille, comme on l'a vu, s'est élancée à la fenêtre et, rentrant aussitôt :

—Vite, cousine Gertrude, allez tirer le cordon et éclairez...

C'est bien M. Durocher, dit-elle.

Et, tandis que la bonne femme, tenant un chandelier, s'empresse de descendre, Marthe attend au haut de l'escalier, le corps penché sur la rampe.

Puis, émue à la vue du célèbre praticien, elle s'incline respectueusement, et prononce quelques paroles.

Mais le nouveau venu lui prend les deux mains avec une douce bonhomie et lui dit :

—Allons tout de suite auprès de notre malade, chère enfant, ceci est plus pressé que les compliments d'usage.

On se dirige vers la chambre à coucher, Gertrude précède en éclairant.

—Mon oncl vient de s'endormir, dit la jeune fille.

Tant mieux

—Faut-il que je le réveille, Monsieur ?

—Gardez-vous-en bien. Je préfère l'observer pendant son sommeil.

Un mauvais sourire accompagne ces paroles et, machinalement, le misérable tourmente, de la main droite, le manche du long couteau placé dans la poche de son habit.

Au moment où Marthe va ouvrir la porte de la chambre, le faux Durocher saisit, avant elle, le loquet.

—Laissez-moi ouvrir, chère enfant, je ferai plus doucement que vous ; j'ai de cela une grande habitude !

La porte s'entre-bâille en effet sans le moindre bruit. Le bandit s'arrête, une seconde, sur le seuil. D'un rapide coup d'œil il s'est rendu compte de la disposition de la pièce.

La caisse est là, dans un coin. Sur le lit, le malade sommeille. Sa respiration est haletante. Gertrude a avancé le bougeoir. La lumière frappe en plein sur le visage blafard de M. des Frolands.

Les yeux fermés sont profondément enfoncés sous l'arcade sourcilière et cerclés de bistre; la bouche serrée, presque sans lèvres, dénote la souffrance.

Le prétendu médecin, que les deux femmes interrogent du regard, semble plongé dans de profondes réflexions.

Frochard songe, en effet, aux dangers de son entreprise, à la périlleuse situation dans laquelle il se trouve.

Egorger un vieillard endormi n'est chose ni longue ni difficile pour lui; mais les cris des femmes attireront les voisins. Il serait perdu.

Il veut, d'abord, éloigner Gertrude. —Ma bonne dame, lui dit-il, avez-vous de la tisane toute prête?

—Oui, monsieur le docteur, répond vivement Marthe, du tilleul qu'a ordonné... notre médecin.

—Insuffisant! tout à fait insuffisant! déclare le faux Durocher. Il me faut de la sauge... tout de suite.

—Nous en avons, Monsieur, interrompt Marthe. Cousine, vous en trouverez dans le tiroir du buffet... en bas.

—C'est bien, dit Frochard à Gertrude, allez et faites bouillir de l'eau pour l'infusion.

Puis, après une seconde d'hésitation: —Tenez-vous toute prête à verser l'eau bouillante. Je... je vous appellerai lorsque le moment sera venu de donner à boire au malade.

Gertrude s'est retirée en assourdissant autant que possible, le bruit de ses pas sur le parquet dont les lames vermoulues et disjointes crient sous ses pieds.

Frochard, tout en feignant d'observer attentivement la respiration du malade, s'est assuré que la servante a refermé la porte.

Il l'entend descendre au rez-de-chaussée. Alors, écartant Marthe, il se penche sur le malade. Son visage tout près du visage de M. des Frolands, les yeux braqués sur ses yeux fermés.

Il enlève doucement la couverture. Marthe, anxieuse, s'est rapprochée, et peut à peine retenir un cri de surprise.

—Que faites-vous? hasarde-t-elle. —Ce que je fais, ma petite, je vais pratiquer une saignée. —Une saignée! dit la jeune fille troublée, il faut alors réveiller mon oncle.

—Non, répond Frochard, il s'y refuserait peut-être, et alors...

—Alors, monsieur?... —Ce serait un homme perdu...

—Mais pour que vous puissiez pratiquer la saignée, no faut-il pas qu'il étende le bras?

—Il le faudrait, en effet, si c'était au bras que je dusse faire l'opération...

—Où serait-ce donc, alors?... —Vous allez le savoir, répond Frochard, étalant sur le lit une trousse de médecin; "mon enfant," ajouta-t-il d'une voix grave... l'apoplexie est imminente, et c'est à la gorge que je vais saigner le malade.

—A la gorge! balbutie Marthe avec terreur.

—Et vous allez m'aider.

—Moi?

—Seulement, comme la vue du sang pourrait vous effrayer, vous tiendrez cette cuvette sans regarder, et en détournant la tête.

—Non, non, dit la jeune fille éperdue.

—Faites, répond durement Frochard, obéissez, obéissez à l'instant, ou c'est vous qui l'aurez tué.

Marthe, en tremblant, apporte la cuvette et, pâle, frémissante, elle attache sur les yeux du médecin ses yeux remplis d'effroi...

—Je vous ai dit de ne pas regarder, ordonne celui-ci, et, au moment où elle détourne la tête, il rejette la lancette qu'il venait de saisir et, tirant de sa poche le large coutelas, il le plonge dans la gorge du malade qui pousse, en se réveillant, un rauque rugissement.

Les yeux du moribond se sont ouverts, il essaye de se débattre, de crier. L'assassin appuie violemment sur son arme qui, élargissant en demi-cercle l'horrible plaie béante, sépare à moitié la tête du tronc!...

Au cri de la victime, Marthe a tourné la tête, un flot de sang qui jaillit inonde son visage!...

Elle voit, cependant, en essuyant ses yeux, elle voit le malheureux vieillard luttant contre les dernières affres de la mort, elle voit les soubresauts de l'agonie et le sang qui coule à grands flots!...

Affolée d'épouvante, elle va crier... La main ensanglantée du bandit la saisit à la gorge et étouffe ce cri prêt à s'en échapper...

Marthe se débat sous l'étreinte. Le misérable fait alors, de ses deux mains réunies, un collier de fer qui étrangle la malheureuse jeune fille.

Elle se débat encore, et comme la mort ne vient pas assez vite, il frappe!...

Le couteau, déjà rouge du sang de l'homme, s'enfonce dans la poitrine de l'enfant qui tombe en expirant.

Alors le meurtrier s'arrête, haletant et comme pris de vertige...

Ce sang dont il est couvert lui monte au cerveau et le grise. Son visage hideux s'éclaire d'un sourire féroce. Les pieds dans le sang il marche vers la caisse...

..... Au rez-de-chaussée, Gertrude a pénétré dans la salle à manger.

Elle a placé, sur la table, le bol destiné à faire la tisane, et, prenant la bouilloire, elle s'appête à faire l'infusion.

Mais, en ce moment, elle s'arrête... Il lui a semblé entendre, au-dessus de sa tête, des trépigements et le bruit d'un corps qui s'affaisse.

Elle écoute!... Plus rien!... Au bout de quelques secondes, elle perçoit cependant un bruit nouveau, sourd et répété, semblable à celui que produiraient des gouttes d'eau tombant une à une.

Instinctivement, elle lève les yeux vers le plafond. Ce plafond suinte par les interstices.

Une goutte de liquide tombe au milieu du bol qu'elle tient à la main et fait une tache rouge.

—Qu'est-ce que cela? se dit la servante effrayée. Puis, au moment où elle regarde, un long filet de ce liquide s'échappe du plafond et teint en rouge la table presque entière.

Horreur! c'est du sang! Gertrude a laissé échapper la bouilloire qu'elle tenait à la main, et bondit vers la porte.

Que se passe-t-il donc là-haut? Pourquoi ce sang?

Tout à coup elle se rappelle le bruit qu'elle a entendu, le bruit d'un corps qui s'affaisse.

Terrifiée, elle monte rapidement l'escalier. Elle arrive haletante, à la porte de la chambre.

Elle ouvre brusquement. Un cri s'échappe de sa gorge.

L'épouvantable scène lui apparaît dans toute son horreur. A demi-morte de terreur, elle voit s'avancer vers elle l'assassin tout couvert de sang et le couteau à la main.

Elle s'enfuit, attirant la porte qu'elle ferme d'un double tour de clef.

Puis, se précipitant à la croisée, elle appelle au secours!

Cramponnée des deux mains à l'appui de la fenêtre, elle crie :

— A l'assassin ! A l'assassin !

Frochard s'arrête devant cette porte qui s'est refermée.

Il est prisonnier !

Et Gertrude, éperdue, continue d'appeler.

Le bandit ne pense plus à accomplir son vol, il veut fuir, fuir sur-le-champ.

Il s'est jeté contre la porte... ses mains impriment sur le panneau des traces sanglantes.

La porte résiste.

Il se sert de son épaule comme d'un bélier, et sa chair se meurtrit contre le bois qui ne cède pas sous ses efforts.

Le sang monte au cerveau du misérable et fait tinter ses oreilles.

Gertrude crie toujours.

Et Frochard entend ces mots répétés sans cesse :

— A l'assassin ! à l'assassin !

Dans un effort furieux, il a fait craquer le panneau, cette fois la porte va céder...

Tout à coup le bruit d'un corps qui tombe se produit.

Il se retourne !

L'une de ses victimes est là, devant lui, rampant sur le parquet...

Le cadavre s'est ranimé et se traîne, sur ses mains crispées ; l'horrible blessure qu'il porte à la gorge s'étale toute béante !

M. des Frolands, luttant encore contre l'agonie, vient maintenant au devant de son meurtrier.

Il rampe dans le sang, et ses doigts s'accrochent aux jambes de l'assassin.

Frochard pousse un cri de rage et, de son talon, il meurtrit ce visage convulsé, il frappe sur ces yeux qui n'ont plus de regard.

C'est l'ivresse du carnage. Le vertige du crime !

Il frappe de nouveau, et le corps pantelant de l'assassiné le suit, comme rivé à lui.

Soudain un coup de sifflet se fait entendre.

Le signal !

Frochard a tressailli et son sang s'est figé dans ses veines.

Il faut fuir !... Il le faut !...

Un second coup de sifflet le cloue sur place.

Puis un troisième retentit aigu, strident.

C'est le signal de la Frochard.

Et, en même temps, des pas résonnent dans l'escalier.

On monte.

Un cliquetis d'armes ; puis la porte s'ouvre avec fracas.

A la vue des soldats du guet et des agents accourus aux cris de la servante, Frochard s'élance, le couteau levé...

La lutte commence entre le forcené et les soldats : lutte acharnée, entrecoupée de vocifération et de rugissements.

Le bandit se défend comme un lion blessé, et son arme fourrage dans la masse de ses adversaires.

Épuisé, le misérable lutte encore ! Vaincu, il tente un dernier effort et se lance tête baissée contre la muraille humaine.

Enfin, accablé, brisé, il tombe et pousse une dernière imprécation.

Après avoir donné le signal en apercevant les soldats à travers le brouillard, chacun des Frochard, placé en observation, s'était empressé de déguerpir pour se rendre à l'endroit convenu...

La mère arrive la dernière, haletante, elle entraîne Jacques et Pierre qui l'attendaient sur un banc du marché des Innocents...

En route, la complice de l'assassin laissait échapper des phrases incohérentes.

Elle se demandait si Frochard avait pu réaliser son coup, et s'échapper à temps.

Et, affolée, elle murmurait :

— Va-t-il revenir ?

C'est aux prises avec de mortelles angoisses que la misérable créature est arrivée chez elle.

Elle ouvre la porte de son logement et se précipite à la fenêtre, cherchant son mari du regard.

Les enfants, épuisés de fatigue, se sont endormis.

Attentive aux moindres bruits de la rue, la Frochard attend ainsi toute la nuit, partagée entre des espérances et des déceptions sans cesse renouvelées.

Elle attendit, comptant les heures que lui envoyaient les horloges des environs.

Les cloches sonnaient, dans le silence de la nuit !

Et, chaque fois, la femme du bandit tressaillait.

Lorsque l'aube parut, la Frochard se sentit devenir folle.

Les yeux hagards, elle ouvrit toute grande la croisée, et plongea désespérément son regard dans la rue déserte.

Le bandit ne devait pas revenir.

On sait que, se sentant perdu, Frochard s'était défendu avec rage.

On avait dû le baillonner pour l'empêcher de pousser des hurlements et d'horribles imprécations.

Il fallut le lier, l'entourer de cordes solides pour l'entraîner au poste de police, où il fut gardé à vue, pendant qu'on était allé prévenir le chevalier du guet de l'importante arrestation que l'on venait d'opérer.

Au petit jour, le prisonnier fut conduit au Châtelet.

La terreur causée par le récit des attentats qui, chaque jour, se renouvelaient, était si grande, que la nouvelle de cette importante capture se répandit avec rapidité.

Comme elle avait eu lieu dans le quartier du marché, les dames de la halle proféraient de violentes imprécations contre le misérable qui avait trempé ses mains dans le sang d'un enfant.

L'indignation était surexcitée à tel point que si la police n'eût pris soin de faire partir le prisonnier dans un carrosse fermé, le peuple l'eût certainement mis en pièces.

La Frochard, pleine d'angoisses, était descendue comme une foie, courant avec tous ceux qui se portaient en foule vers le quartier où avait été commis le crime.

En entendant les malédictions proférées contre le monstre qui avait fait preuve, disait-on, d'une cruauté sans exemple, la femme du bandit frissonnait, et ses dents claquaient. Elle ne parvenait pas à dominer cette violente agitation.

Et tout ce monde, d'une voix unanime, demandait pour le misérable les supplices les plus terribles.

— On ne pourra jamais assez le faire souffrir, disait-on.

— Il faut le faire passer à la question.

— Oui, car il doit avoir des complices.

Une femme de la halle ne réclamait rien moins que de le voir brûler vif. Elle se chargeait, ajouta-elle dans sa furieuse indignation, d'attiser elle-même le bûcher.

— On ne brûle que les parricides et les empoisonneurs, avait fait observer quelqu'un, il faudra, la mère, vous contenter de le voir rouer vif.

A ces mots rouer vif, qui indiquaient l'atroce supplice qui attendait son mari, la Frochard étouffa un cri de rage. Et, la tête perdue, elle se mit à courir dans la direction de la rue du Bout-du-Monde.

Elle voulait revoir cette maison où le crime avait été commis, pendant qu'elle et ses enfants faisaient le guet.

Ayant appris là que le prisonnier a été conduit à la prison du Grand-Châtelet, elle s'y rendit aussitôt dans l'espoir de le revoir encore.

La justice, dès la première nouvelle du crime, s'était transportée dans la maison de M. des Frolands.

On avait procédé aux constatations d'usage. Les deux corps avait été placés, chacun sur un lit.

Mais il avait été impossible d'interroger Gertrude, la seule survivante de cette famille.

La malheureuse femme, après une agitation cérébrale des plus violentes, était tombée dans un état complet de prostration.

Il y avait sérieusement à craindre pour sa raison.

Du reste le flagrant délit simplifiait la procédure qui ne pouvait guère traîner en longueur.

Les juges instruisirent rapidement le procès.

Le prévenu s'était, aux surplus, renfermé dans un mutisme absolu.

Par son attitude énergique, provocante même, il semblait dire aux juges :

— Vous pouvez faire de moi tout ce qu'il vous plaira, je ne tremblerai pas devant vous.

La sentence fut rendue.

Elle portait que Frochard, convaincu d'assassinat, avec préméditation, sur la personne de M. des Frolands et de Marthe, sa nièce, serait conduit à l'échafaud dressé en place de Grève, aurait les bras, les jambes, les cuisses et les reins rompus vifs, pour demeurer là, aussi longtemps qu'il plairait à Dieu lui conserver la vie.

Le Parlement confirma la sentence et renvoya le condamné au lieutenant criminel pour qu'il fit exécuter l'arrêt.

On sut presque aussitôt, dans Paris, que l'exécution allait avoir lieu.

Et comme, depuis l'avènement de Louis XVI, le supplice de la roue devenait assez rare, où vit des grands seigneurs et de très nobles dames faire retenir d'avance toutes les croisées qui donnaient sur la place de Grève...

Le crime avait soulevé, dans la population, un sentiment d'horreur que la condamnation de l'assassin n'avait pu calmer, et il était certain qu'un grand concours de spectateurs se presserait sur le passage de la charrette.

On ménageait au condamné, dans ce public devenu féroce en haine des malfaiteurs, une manifestation qui, pensait-on, pourrait impressionner les autres scélérats.

Et, dans son impatience, bien que l'exécution ne dût avoir lieu qu'à quatre heures de l'après-midi, la foule, dès le matin, commençait à se masser aux angles de la place.

Le lendemain du crime, aussitôt que le nom du condamné fut publiquement connu, la Frochard s'était empressée de quitter le logement qu'elle occupait.

Elle s'enfuit, emmenant ses deux fils dans un des quartiers de la banlieue qu'elle avait habité lors de son arrivée à Paris.

C'était un de ces faubourgs où les malfaiteurs avaient coutume de chercher asile.

Elle attendit, dans cette nouvelle demeure, le jour fixé pour l'exécution de son homme.

Les enfants, inquiets de la voir agitée et les yeux rouges de larmes que sa rage impuissante faisait jaillir, s'informaient de ce qu'était devenu leur père.

— Il est parti en voyage ! avait répondu brusquement la Frochard, à la question timide que lui avait adressée Pierre.

Puis à Jacques !

— Nous le reverrons bientôt, attendons.

— Oui, nous le reverrons ! Je le lui ai promis ! Nous serons là, tous les trois !

Elle se souvenait que Frochard lui avait dit :

— Si je monte un jour sur la terrible plate-forme, je veux que vous soyez là, là, vous autres !

— Oui, oui, murmurait-elle, nous y serons tous !... Tu nous verras une dernière fois ! Et, au moment de ton supplice, nous jurerons de te venger !

Pendant la matinée du jour qui allait voir Frochard mourant, comme la plupart de ses ancêtres, par la main du bourreau, sa femme, traînant ses deux enfants après elle, quitta le quartier où elle s'était réfugiée, et se rendit à la place de Grève.

Bien qu'il ne fût que midi, les soldats avaient pris possession de la place qu'ils durent faire évacuer à plusieurs reprises.

Mais la foule, grossissait de minute en minute, il fallut aller quérir du renfort pour maintenir, aux débouchés des rues adjacentes, les masses qui s'entassaient cherchant à se placer le plus près possible de l'échafaud.

La Frochard, tenant de chaque main un de ses enfants,

demeurait cloué au premier rang de ceux qui bordaient le parapet du quai...

De là elle verrait passer la charrette, elle apercevrait son homme, elle lui adresserait un suprême adieu !...

Bientôt, au frémissement qui parcourut l'assistance, elle comprit que le terrible moment était arrivé...

De haut des balcons et aux croisées, des dames indiquaient par leurs gestes que le funèbre cortège arrivait sur la place.

Une immense clameur accueillit la voiture.

En tête, ouvrant la marche, un détachement de la maréchaussée déblayait le passage et repoussait la foule.

On n'avait pas prévu qu'un aussi grand nombre de spectateurs dût assister à cette lugubre exécution.

Le nom de Frochard, ignoré la veille encore, avait acquis en quelques heures, une immense célébrité.

On savait, maintenant, qu'il appartenait à une famille de criminels, qui, tous, avaient expié, aux galères ou sur l'échafaud, leurs abominables forfaits, et c'est avec une fiévreuse impatience qu'on attendait le châtement du misérable qui avait, avec une cruauté sans égale, égorgé une pauvre jeune fille sur le corps sanglant de son oncle.

On voulait voir ce monstre auquel on s'appropriait à lancer des malédictions aussi longtemps qu'il pourrait les entendre.

Tout ce peuple, que l'indignation rendait presque féroce, voulait faire une terrible agonie au criminel que l'on conduisait au supplice.

Lorsque la charrette parut, escortée d'un détachement de soldats, chacun se précipita en avant, poussant des cris, montrant le poing au condamné, interpellant le bourreau pour qu'il n'eût aucune pitié de l'odieux assassin et prolongeât ses tortures.

Le tumulte était à son comble lorsque la charrette s'arrêta devant la plate-forme.

Frochard se leva fièrement sans l'aide du bourreau.

Sa haute taille se dessina, droite et ferme.

Le misérable semblait se faire de l'échafaud un piédestal et, refoulant au fond de son âme l'invincible terreur qui s'empara, au moment de leur supplice, des plus endurcis criminels, il essaya, dans un reste d'orgueil, de répondre par un regard de souverain mépris aux malédictions de la foule.

Puis, promenant ses yeux tout autour de la place, il sembla chercher ceux qu'il savait devoir être là.

La Frochard le comprit.

Elle saisit ses enfants par la main, et, résolument, elle s'efforça de traverser la place.

Elle voulait arriver jusqu'au pied de la fatale plate-forme et se montrer à celui qui allait mourir.

Elle voulait qu'il sût bien, à ce moment suprême, qu'elle n'avait pas oublié la promesse que le bandit avait exigée d'elle...

Repoussée, elle s'acharna à marcher quand même, à renverser tous les obstacles.

A force d'énergique persévérance, elle parvint enfin à son but...

Quelques pas la séparaient à peine, maintenant, des soldats qui formaient la haie autour de l'échafaud...

Et, au moment où le bourreau posa sa main sur l'épaule du condamné qui, désormais, lui appartenait, la Frochard saisit Jacques par-dessous les aisselles, et pour qu'il se souvint, pour faire naître en son cœur des sentiments de haine et de vengeance contre ceux qui avaient condamné son père, elle tint l'enfant élevé et le visage tourné vers l'échafaud...

Elle crut, du moins, avoir fait cela ; mais dans son trouble, dans son épouvante, dans le violent désespoir qui égarait sa raison, elle avait pris pour l'aîné le plus jeune de ses deux fils. Et c'est le pauvre petit Pierre, c'est le faible et doux enfant qu'elle présentait à son père.

Les yeux du condamné rencontrèrent les yeux du malheureux petit être. Deux grands yeux qui pleuraient et qui regardaient le ciel !

Que se passa-t-il, en ce moment suprême, entre ces deux

créatures, l'une entrant à peine dans la vie, l'autre au seuil de la mort !... Que l'influence magnétique exerça, tout à coup, entre cette âme innocente et pure et cette âme criminelle ?

—Père ! père ! criaient l'enfant regardant toujours le condamné et les bras tendus vers le ciel !

Et Frochard à l'aspect de son enfant restait immobile, l'œil hagard et la bouche béante. Il tremblait, oui, lui, Frochard, il tremblait... Il détourna la tête et se trouva face à face avec le vénérable prêtre qui l'avait accompagné jusqu'au lieu du supplice.

Et celui-là aussi semblait lui montrer le ciel !

Alors, et en moins d'une seconde, il vit se dérouler devant ses yeux tous les forfaits de sa vie passée ! Il vit tourbillonner autour de lui toutes les victimes qu'il avait égorgées ! les femmes, les vieillards, les enfants. Et tous, tous, semblaient aussi lui montrer le ciel et tous semblaient lui dire : là est le véritable juge, là, est le juge suprême ! Et dans cette même seconde, il sentit naître, grandir, puis éclater comme la foudre, tous les remords dont il avait, à chaque crime nouveau, étouffé le germe dans son âme de fer. Et, pendant ce temps :

—Père ! criaient toujours le pauvre petit Pierre.

Lui, alors, rempli d'épouvante, de terreur, brisé, pantelant, dompté enfin et vaincu :

—Prenez-moi, dit-il au bourreau, prenez-moi vite !

Et, se tournant, éperdu, vers le prêtre, il murmura tout bas :

—Priez pour moi ! priez !

Le supplice commença.

Le bourreau avait livré le patient à ses aides qui l'attachaient solidement à l'échafaud, les quatre membres écartés, la tête appuyée sur la plate-forme, la face tournée vers le ciel.

Dans le tumulte qui se produisit au moment où le bourreau avait saisi la barre de fer qui allait lui servir à rompre le patient, se perdit le cri d'horreur qui s'échappa de la gorge de la Frochard.

Et cependant ses regards ne quittèrent pas l'échafaud. Les yeux secs, brillants d'une fièvre ardente, elle resta là, dans l'attitude d'une folle furieuse.

Tout à coup la barre retomba avec un bruit sourd, auquel répondit un cri terrible que la douleur arrachait au patient...

Un nuage de sang avait passé, comme un éclair, devant les yeux de la Frochard.

Un feu intérieur lui brûlait les veines. Mais pas une exclamation ne sortit de ses lèvres.

Les yeux comme rivés sur la plate-forme, elle comptait :

—Un ! fit-elle.

La barre de fer retomba, faisait jaillir des flots de sang.

Des élaboussures de la chair pantelante arrivèrent jusque sur les aides.

—Deux ! hurla la Frochard.

Cette fois le patient avait poussé un rugissement prolongé, couvert par les clameurs de la foule.

La terrible barre de fer lui avait broyé la cuisse.

Frappée d'horreur, la foule, après ses violentes manifestations, observait un silence lugubre.

Le bourreau accomplissait sa redoutable mission, exécutant une à une toutes les clauses de l'arrêt.

—Trois ! quatre ! cinq ! six !... avait, pour ainsi dire, râlé la Frochard.

Et lorsque le corps du patient ne présentait plus que l'aspect d'une masse hideuse, l'ordre fut donné aux aides d'attacher ce corps meurtri sur la roue, afin qu'il y restât exposé jusqu'à ce que la mort vint mettre un terme aux tortures du supplicé.

Folle, éperdue, la Frochard promena autour d'elle ses yeux hagards.

Elle vit Jacques accroupi, les poings serrés sur sa bouche, étouffant ses cris de désespoir et de rage. Le petit Pierre gisait, évanoui, sur le sol.

La foule s'écoula lentement par toutes les issues de la place et il fallut que la maréchaussée se mit en devoir de rétablir

la circulation, pour que la femme du supplicié se laissât entraîner avec ses deux enfants que la loi venait de faire orphelins.

Elle se retrouva sur les quais.

Là, elle s'arrêta de nouveau et, seulement alors, la réaction se produisant en elle, sa douleur se manifesta par une terrible crise nerveuse.

Elle dévora ses lèvres pour retenir ses sanglots et ses cris.

Affaissée sur un banc, enfonçant ses ongles dans le bois, elle passa par de rudes tortures morales, mais toute sa coupable existence écoulée ne lui inspira ni un regret, ni un remords.

La Frochard n'éprouva, de l'épouvantable châtement dont elle venait d'avoir le spectacle, qu'une haine implacable contre la société.

Elle n'y puisa qu'une nouvelle ardeur de vengeance.

Et, lorsque après cette longue station à proximité de la place où venait de mourir son homme elle eut retrouvé l'apaisement des sanglots et que la détente des nerfs l'eut rendue à elle-même, la perverse créature attira à elle ses deux enfants et, leur indiquant du doigt la place de Grève :

—Vous n'avez plus de père ! leur dit-elle d'une voix rauque. Ils l'ont massacré ; ils lui ont déchiré les chairs ; ils ont brisé ses os !... Il ne faut pas oublier ça, vous autres !...

Pierre se remit à pleurer. Il ne comprenait qu'une chose, le pauvre petit être : son père était mort !...

Et il se lamentait à la pensée qu'il ne le verrait plus jamais, jamais !

Il ne savait pas qu'il allait désormais s'appeler : le fils du supplicié. Il ne se doutait pas qu'il n'y aurait plus pour lui ni jeux, ni plaisirs de son âge, et que les enfants le fuiraient comme un paria chaque fois qu'il s'approcherait d'eux.

Il pleurait ce père infâme, comme il l'eût pleuré s'il eût été vertueux et bon.

Aganouillé devant le banc et le visage dans les mains, il sanglotait.

La Frochard se détourna de lui pour reporter toute sa tendresse sur Jacques, son préféré.

—Viens ! fit-elle en le prenant dans ses bras... Tu ne pleures pas, toi !... Ce n'est pas avec des larmes que nous vengerons ton père !...

Jacques, les yeux secs, n'avait pas, en effet, trouvé un sanglot qui témoignât d'une douleur sincère.

Il avait déjà un cœur de bronze ce vaurien précoc. Son père lui avait bien transmis le sang des criminels de sa race.

La nuit était venue...

La famille Frochard se remit en marche vers le bouge où elle avait trouvé à se loger depuis l'arrestation de l'assassin de la rue du Bout-du-Monde.

## VI

La Frochard avait ses raisons lorsqu'elle disait à son mari de songer à faire rapidement fortune. C'est que le bandit, tout en commettant de nombreux attentats, était loin d'avoir amassé une somme que sa femme jugeât assez ronde pour mettre la famille à l'abri du besoin.

Frochard prodiguait le fruit de ses vols avec l'insouciance commune à tous les misérables qui vivent du bien des autres.

Sa femme seule mettait quelque argent de côté afin de parer aux premiers besoins, s'il survenait un malheur.

Or, lorsqu'il survint "le malheur," les économies de la veuve du supplicié se montaient à peine à quelques centaines de francs.

Dans les premiers moments, la Frochard avait vécu avec la stricte économie, calfeutrée, elle et ses enfants, dans une toute petite chambre qu'elle payait à la journée.

Elle se proposait bien de travailler ; mais il fallait, pensait-elle, attendre pour cela que l'on ne parlât plus du drame sanglant de la rue du Bout-du-Monde, et qu'on eût oublié le nom du criminel.

La Frochard supposait que les choses marcheraient selon ses désirs.

Elle ne tarda pas à éprouver une première déception.

Ayant eu l'idée de mettre ses fils en apprentissage, elle s'était adressée à chacun d'eux pour savoir quel métier il désirait apprendre.

Pierre n'avait pas de préférence, il désirait travailler ; voilà tout.

—Moi, s'était écrié Jacques : J'aime pas le travail. Je vivrai comme a vécu mon père.

—Prends garde de mourir comme lui, répondit Pierre d'une voix émue.

Ces paroles de l'enfant firent tressaillir la Frochard.

Elle décida que tous deux apprendraient un état.

Mais personne ne voulut prendre en apprentissage les fils d'un assassin !

En vain la mère frappa-t-elle à la porte de différents ateliers, les mêmes refus l'accueillirent partout.

Repoussé, rebuté de tous côtés, le malheureux petit Pierre errait, du matin au soir. Il recevait un morceau de pain pour ration, et buvait de l'eau claire aux fontaines.

Refusé dans tous les ateliers, il se promit qu'il aurait, quand même, un métier, fût-ce une de ces humbles et misérables professions qui s'apprennent et s'exercent en pleine rue.

Il chercha longtemps, passant des heures entières à regarder les apprentis maçons préparant le mortier, ou portant les moellons...

Puis, se reconnaissant trop faible pour de si lourdes charges, il prit le parti de chercher ailleurs.

Un jour, ayant vu passer un rémouleur, il l'avait suivi pendant toute la journée, s'arrêtant à chaque station que faisait l'ouvrier pour repasser les couteaux et les ciseaux qu'on lui confiait.

Le soir il accompagna le bonhomme jusqu'à son logis.

Il connaissait la demeure du rémouleur et, le lendemain matin, il vint à sa porte, attendre qu'il se remit en route et il l'accompagna de nouveau.

—Je serai repasseur de couteaux, s'était dit l'enfant.

Et il se hasarda, après quelques journées passées auprès de l'ouvrier, à demander au brave homme de lui enseigner son métier.

Enchanté d'avoir un aide qui ne lui coûterait rien et pourrait lui rendre quelques petits services, le rémouleur accepta l'apprenti qui se présentait avec tant de bonne volonté.

Pendant que le second fils de l'assassin cherchait ainsi à travailler, l'aîné se complaisait dans la paresse, encouragé dans cette voie par la faiblesse et la complaisance coupable de sa mère.

La bourse de la Frochard s'épuisa promptement.

Le jour vint où, à bout de ressources, elle voulut changer de quartier et tâcher de trouver de l'ouvrage pour elle-même.

Elle songea d'abord à reprendre son ancien métier de servante d'auberge, mais comme il lui fallut donner des renseignements et produire ses actes civils, personne ne consentit à accepter les services de la veuve du supplicié.

Sa patience devait s'user rapidement.

Elle renonça sans regret à ses velléités de travail.

Habituellement exploitée, la mendicité devait être pour elle une source d'abondantes recettes.

Elle se composa un masque souffreteux, une voix tremblante et des regards d'hypocrite humilité.

Elle devint enfin une adroite mendiante récoltant, chaque jour, un nombre suffisant de gros sous pour qu'il lui fût facile de satisfaire amplement la passion qu'elle avait contractée pour les boissons alcooliques.

Et quand elle se trouvait le soir sous l'influence de ses nombreuses libations elle proférait devant ses deux enfants d'ignobles propos, de révoltantes imprécations.

Jacques riait aux éclats en écoutant sa mère.

Pierre secouait tristement la tête et dévorait ses larmes.

Tous deux parcouraient la ville couverts de hardes qui tombaient en guenilles.

Le pauvre petit bonhomme s'accommodait de sa misère, mais Jacques voulait de beaux habits.

—Je saurai m'en procurer, dit-il un jour à sa mère ; j'ai mon idée pour cela.

Et afin d'exécuter son projet, le garnement obligea son frère à l'accompagner.

Il allait en expédition bien décidé à ne pas grelotter plus longtemps, disait-il, sous sa veste légère.

Les deux frères se mirent à parcourir les rues, Jacques s'arrêtant à la porte des fripiers, cherchant parmi les objets étalés aux devantures le vêtement qui lui conviendrait le mieux.

Un manteau avait particulièrement attiré son regard. Il passa et repassa devant la boutique, jetant un coup d'œil dans l'intérieur pour s'assurer que le marchand était suffisamment occupé et ne le remarquerait pas.

L'aîné des Frochard possédait déjà toutes les roueries des voleurs de profession.

—Tu vois ce manteau, dit-il à son frère, il est simplement accroché pour l'enlever, il suffirait de le soulever par le bas. Le crochet quitterait la tringle...et...

—Eh bien, qu'est-ce que ça peut nous faire ? riposta le jeune garçon.

—J'ai besoin de ce manteau...

—Tu veux l'acheter ?... Avec quoi ?

—Acheter ?... Ah ! que tu es naïf ! Le prendre c'est bien meilleur marché...

Pierre ne répondant pas :

—Eh bien ! t'auras beau me regarder avec ton air bête, ça n'empêche que c'est toi qui vas me décrocher o'manteau.

—Moi ?

—Oui, toi !... Ça ne sera pas bien malin... Ecoute ; je vais entrer dans la boutique comme pour demander un renseignement ; je boucherai la porte avec mon corps ; alors tu travailleras comme je t'ai dit de le faire.

—Jamais !

Jacques saisit son frère par le bras qu'il serra avec violence.

—Tu me fais mal, Jacques, pleurnicha le petit.

—Obéis alors.

—Non... Je ne suis pas un voleur.

—Tu feras ton apprentissage.

—Laisse-moi, Jacques, je veux m'en aller.

—Tu vas rester là que je te dis ; et tu décrocheras le manteau.

Pierre vit qu'il fallait agir de ruse. Il feignit de se résigner à obéir ; mais à peine son frère lui eut-il lâché le bras, que le pauvre garçon se mit à fuir à toutes jambes.

Jacques s'était élancé, furieux, à sa poursuite.

Il ne l'atteignit qu'au bout de la rue, dans un carrefour désert.

Et là, abusant de sa force contre le malheureux Pierre qui, essoufflé par la course, ne pouvait faire résistance, il l'accabla de coups.

Pierre s'affaissa, suppliant, demandant grâce, n'osant crier de peur d'irriter le forcé.

Jacques empoigna sa victime par une jambe et le traîna sur le pavé, tout en lui envoyant des ruades par derrière.

D'un violent coup de pied, il atteignit son frère à l'autre jambe,

Pierre poussa un cri terrible, et s'évanouit.

Alors seulement Jacques cessa de frapper.

—Lève-toi, feignant, dit-il, t'as ton compte pour aujourd'hui, mais ça continuera comme ça, jusqu'à ce que tu aies décroché le manteau.

Mais Pierre ne bougeait plus.

—Est-ce que t'es mort ? ricana le vaurien.

Et il voulut soulever son frère. Celui-ci avait retrouvé ses sens ; il poussait des gémissements lamentables.

—J'suis blessé ! fit-il d'une voix brisée par les sanglots ; tu m'as cassé la jambe !

C'était la vérité. Et force fut au jeune bandit de charger sa victime sur ses épaules et de la porter chez un apothicaire.

Et en route il lui faisait la leçon :

—Tu diras que t'es tombé en courant, je le veux, tu sais !...

Pierre ne songeait guère à accuser le coupable. Il se laissa bander la jambe et attendit, dans la boutique que Jacques allait chercher sa mère.

Celle-ci fut promptement consolée du malheureux accident survenu à son fils.

Mal soigné par le chirurgien qu'on appela trop tard, Pierre devait rester boiteux pendant toute sa vie.

Après tout, dit cyniquement la Frochard, c'est un malheur qui a son bon côté ; avec sa figure de papier mâché et ses yeux qui vous ont toujours l'air d'implorer la pitié, Pierre aura, maintenant, un fameux gagne-pain.

Bien souvent, en effet, ému de compassion à l'aspect de sa souffrance, un passant glissait discrètement quelques deniers dans la main du boiteux que celui-ci refusait, en disant :

—Je ne demande pas la charité, Monsieur !

Mais cela ne faisait pas le compte de la Frochard qui tenait à son nouveau gagne-pain.

Elle emmena Pierre dans ses courses, obligeant le blessé à faire de longues étapes, malgré la difficulté qu'il éprouvait à marcher.

—Et en route elle lui recommandait de bien accentuer son air de souffrance.

Tu vas m'traîner c'te jambe un peu mieux que ça ! grommelait-elle. C'est pas la peine d'avoir une bonne infirmité si l'on n'doit pas gagner sa vie avec.

Et rudoyant Pierre, elle lui reprochait d'avoir été à sa charge depuis sa naissance, et déclarait qu'à son tour il devait pourvoir à ses besoins à elle.

—Je veux travailler ! répondit le jeune garçon avec fermeté ; je ne mendierai pas.

—Mais puisque t'es infirme.

—J'ai mes deux bras, mère !

—Tu n'voudrais peut-être pas que ce soit Jacques qui se mette à demander l'aumône.

La Frochard était convaincue qu'elle en arriverait à compter l'énergique résistance de Pierre, tôt ou tard.

Elle employa dans ce but les moyens les plus cruels.

Le pauvre boiteux fut enfermé, privé de nourriture.

Il résista quand même.

Alors Jacques se mit de la partie et gifflait son frère comme il eût fait d'un enfant... Et Pierre ne bronchait pas.

Il se contentait de dire :

—Tu me frappes parce que je suis plus faible que toi ; mais c'est lâche, voilà tout.

Alors, furieuse, la Frochard le jeta dehors en lui disant d'aller chercher sa vie où il pourrait.

Pierre avait réussi à devenir remouleur. A force d'économiser quelques sous gagnés au service de l'homme qui avait bien voulu devenir son patron, il était parvenu à réaliser le prix d'une boutique, avec sa meule et son petit baquet.

Ce fut le premier jour heureux qu'il vit luire depuis bien longtemps ! Et, le soir, il était rentré dans le taudis de la famille, portant avec orgueil sa boutique sur le dos.

—Je ne mendierai pas, dit-il fièrement à son frère et à sa mère, je ne mendierai pas, et je vous rapporterai cependant, à la fin de chaque journée, autant d'argent, je l'espère, qu'aurait pu en produire le dégradant métier que j'ai refusé de prendre.

Le temps avait marché.

Dix années s'étaient écoulées depuis la mort du supplicié. La Frochard était devenue le type le plus complet des mendiants de profession.

A force de simuler la souffrance, son visage s'était profondément ridé avant l'âge, sa bouche s'était contractée, ses yeux étaient abêtis par l'ivresse et sa taille, longtemps courbée à dessein, ne pouvait plus se redresser.

Jacques s'était amplement développé ; ses défauts et ses

vices avaient grandi en même temps qu'il avait grandi lui-même. Sa mère avait reporté sur ce fils préféré toute l'admiration dévorante qu'elle avait, jadis, ressentie pour son criminel époux.

Pierre était devenu leur principal pourvoyeur à tous deux. L'infatigable travailleur osait à peine distraire quelques sous de sa recette, pour les appliquer à ses besoins personnels.

Le fruit de son travail qu'il versait, chaque soir, entre les mains de la Frochard passait dans la bourse de Jacques et alimentait ses débauches.

On sait, maintenant, au pouvoir de quels misérables était tombée la pauvre Louise.

Mais ce qu'on n'a pu imaginer encore, ce sont les épouvantables épreuves qu'allait subir la malheureuse enfant.

## VII

Ainsi que l'avait pensé Pierre, la Frochard ne devait pas tarder à utiliser son nouveau "gagne-pain."

Elle avait résolu de faire travailler, dès le lendemain, la malheureuse petite aveugle.

Après une nuit d'insomnie, pendant laquelle étaient venus l'assaillir les plus tristes pressentiments, le remouleur s'était levé dès l'aube.

Il voulait parler à la jeune fille et la préparer aux cruelles déceptions et au dur traitement dont elle ne devait pas tarder à être victime.

Profitant de ce que la Frochard paraissait dormir profondément, il avait servi déjà les marches du petit escalier, pour venir coller son oreille contre la porte du grenier, afin d'écouter si Louise ne se serait pas éveillée...

Mais, tout à coup, la mégère lui avait crié :

—Veux-tu bien dégringoler de là, feignant ! C'est l'heure d'aller gagner ta journée !

Et Pierre était redescendu piteusement, accueilli par cette phrase qui ne souffrait pas de réplique :

—Tu vas m'ficher le camp tout de suite, et, tu sais, faut de de la recette aujourd'hui... Nous avons du monde !

Au mauvais sourire de sa mère, le remouleur a compris ce qui se passe dans l'esprit de cette créature.

D'ailleurs, alors même qu'il eût pu douter des intentions de la mendicante à l'égard de l'aveugle, le souvenir de la scène à laquelle il avait assisté, la veille, suffisait à le plonger dans les plus cruelles appréhensions.

Et cependant, il ne pouvait rien pour prévenir le malheur qui menace la jeune fille, rien pour épargner à la pauvre enfant une seule des douleurs qu'on lui préparait.

—Tu vas déguerpir plus vite que ça ! lui cria la mégère furieuse, ou bien c'est Jacques qui se chargera de te donner du courage aux jambes, paresseux !

Et elle ajouta en toisant son fils :

—Y va pas tarder à venir le "chérubin," et s'il te trouve encore ici, gare les calottes, ça te donnera des couleurs pour toute la journée, pâlot !

Ce n'est pas la peur de recevoir des coups qui a fait tréssaillir Pierre. C'est la pensée que Jacques va venir ; qu'il verra Louise...

Cette pensée lui met la mort dans l'âme.

Il connaît tous les mauvais instincts, toutes les coupables fantaisies de son frère, il sait que, pour les assouvir, il ne reculerait pas devant le plus odieux attentat...

Et c'est en face de cet ignoble gredin que va se trouver l'innocente créature que le hasard a placée sur le chemin de la mendicante ! A peine a-t-il entrevu la possibilité d'un pareil crime, que Pierre a senti tout son sang se figer dans ses veines, et timidement il a balbutié :

—Mère, il ne faut pas oublier... que cette jeune fille est...

—Aveugle ?... pardié, ça se voit en plein sur son visage.

—Est... honnête ?... articula Pierre en baissant la voix.

—Honnête ?... Eh ben, tant pis pour elle !... Je les hais moi, les honnêtes gens !...

Et dardant un regard féroce sur la porte du grenier :

—J'vas la faire travailler, l'honnête fille ! Ça nous donnera de la gaieté à moi et au chérubin !

Cette fois, Pierre, en entendant parler de Jacques, sentit un bouillonnement dans ses artères. Le sang lui monta au cerveau et il eut des éclairs dans les yeux. Mais ce mouvement passager de colère s'évanouit.

—Allons, feignant, dit la Frochard, prend ta boutique et détail. J'ai besoin d'être seule !

Le rémouleur courba la tête et obéit docilement, comme il avait coutume de le faire.

Et, en s'éloignant, il murmurait :

—Je suis lâche !... lâche !... lâche !... Et puis, qu'est-ce que je pourrais faire ? Nous serons maintenant deux à souffrir !...

Au moment où Pierre, la mort dans l'âme, se disposait à sortir, Jacques poussait d'un violent coup de poing la porte du taudis, en s'écriant :

—Eh bien ! la mère, me voilà veuf ! J'ai égaré la Marianne !

—Qu'est-ce qu'elle est devenue ? interrogea la Frochard.

—Elle a voulu s'échapper de mes griffes, qu'elle a dit !

—J'ai toujours pensé qu'elle finirait mal, répondit la Frochard. Faut-y qu'elle ait de mauvais sentiments ! Elle qui aurait dû être fière d'être la femme d'un bel homme comme toi !

—Elle aime mieux coucher à la Salpêtrière.

—Et peut-être bien finir par laisser ses os à la Guyane. Une si belle fille, à ce que tu me disais ! Mais, vois-tu, Jacques, quand on a la bosse de l'honnêteté, n'y a pas de remède, c'est un vice dans le sang !

—Enfin, la v'là retranchée, faut plus qu'on m'en parle !

—Pardienne, mon chérubin, puisqu'elle est en cage, faut t'remettre en chasse pour en trouver une autre ! N'en manque pas qui seront bien heureuses.

—J'te crois ; mais la première qui me tombera sous la main, je la dresserai solidement ! J'avais des faiblesses pour cette ingratitude de Marianne ; elle en a abusé, c'est bien fait pour moi ; mais si je la tenais !...

Et d'un coup de poing Jacques failli démolir la table sur laquelle il s'était accoudé.

—Bon ! ricana la Frochard, v'là que tu vas réveiller ma pensionnaire.

—Qui ça, ta pensionnaire ? Qu'est-ce que t'as encore ramassé dans la rue ? Un caniche perdu ? Faut le vendre tout de suite au tanneur. Il en fera de la peau de chevreau.

—La peau de mon caniche est blanche et rose, mon gars, et fine comme du satin.

Et indiquant le grenier :

—Ma pensionnaire est là !

—Dans le grenier aux chiffes ?

—L'endroit n'est pas rupin ; mais n'importe ; elle a dû s'y trouver aussi bien que dans un palais, et elle y a dormi comme une princesse de sang.

Jacques s'était levé et allait se diriger vers l'escalier.

La Frochard le retint par le bras :

—Fais doucement, en cas qu'elle dorme encore. Mais tu peux risquer un œil, ça ne l'effarouchera pas. Elle ne te regardera pas pour sûr.

—Pourquoi ça, la mère, j'suis bon à contempler.

—Elle est aveugle, mon chérubin !

—Pour lors, j'ai tout le temps de la voir. Une aveugle, c'est pas mon affaire. V'là donc que, maintenant, tu vas sonder une hospice pour les incurables. Avec l'hanicroche et l'aveugle, n'y a plus que des infirmes dans la maison, ricana Jacques en allant se jeter dans le vieux fauteuil du supplicié.

—Eh ! prends donc garde, chérubin, tu vas chiffonner ma toilette des dimanches.

Et prenant le paquet qu'elle avait fait des hardes de Louise, elle le présenta à son fils, en disant :

—Ça sera le trousseau de celle qui remplacera la Marianne.

Puis, montrant les bijoux qu'elle avait enlevés à la jeune fille :

—V'là des affûtiaux qui valent leur pesant d'or et qui seront toujours bons...

—A vendre ! interrompit Jacques en soulevant les objets.

T'as le goût du commerce, toi ! fit en riant la Frochard... Mais faut garder ces babioles. Nous allons gagner assez d'argent, maintenant, pour n'avoir pas besoin de nous défaire de nos joyaux. Je les aime, moi, les joyaux, ajouta-t-elle en plaçant contre ses joues fêtrées les boucles d'oreilles de Louise. Regarde un peu, mon Jacques, ça me va t'y bien ?

Mais une idée venait de surgir dans l'esprit du "chérubin."

—Si t'as une pensionnaire, dit-il, qu'est-ce que ça va nous rapporter ?

—De quoi donner de jolies pièces blanches à mon Jacques, autant qu'il en voudra. Mais d'abord, faut que je t'explique...

Et la Frochard s'étant assise sur la première marche de l'escalier, fit à son fils le récit de tout ce qui s'était passé depuis qu'elle l'avait quitté, la veille au soir, au cabaret.

—Mais c'est une vraie bonne fortune, ça, la mère ! Seulement si la donzelle retrouvait l'autre, sa sœur ?

—Faut pas qu'elle la retrouve !

—Alors tu te charges de la faire piailler ?

—Comme un vrai rossignol.

—Au fait, ça doit roucouler une aveugle. Puisqu'on crève les yeux aux chardonnerets pour leur donner le goût de la musique ! Mais je suis éreinté, la mère, bonsoir, je vais dormir sur mes deux oreilles.

—C'est vrai, mon chérubin, tu dois être bien fatigué, tu t'es tant amusé c'tte nuit !... Tiens, jette-toi sur mon lit et dors. Pendant ce temps-là, j'vais apprivoiser mon chardonneret.

Au bout de quelques minutes, Jacques dormait à poings fermés, exhalant, par intervalles, un ronflement sonore.

La Frochard gravit le petit escalier, et poussant brusquement la porte, elle pénétra dans le grenier.

Louise, agenouillée sur son grabat, priait en pleurant.

—Qu'est-ce que vous faites donc là, ma p'tite ? demanda la négresse de sa voix aigre. Si c'est comme ça que vous dormez, vous aurez des jambes en coton, lorsqu'y faudra que vous marchiez.

—Je prie Dieu, Madame, pour qu'il me donne la force de marcher autant qu'il le faudra, afin de retrouver celle dont le souvenir me fait verser ces larmes.

Et avec une explosion de sanglots :

—Ne me défendez pas de pleurer, Madame. Mon cœur m'étouffe ; ma douleur est de celles qui ne demandent pas de consolations.

Pour lors, ma p'tite, je me retire dans mes appartements ; je reviendrai quand vous aurez arrêté les robinets ; moi, j'peux pas voir pleurer les gens, depuis la mort de mon cher défunt mari, un brave homme, allez !

—Ah ! vous êtes veuve, Madame ? soupira Louise. Alors, vous avez souffert aussi, et vous compatissez à ma douleur ! C'est pour cela que vous avez eu pitié de moi, et que vous m'avez recueillie.

—Parbleu ! j'me suis dit : 'V'là une pauvre jeunesse qui a besoin qu'une brave mère de famille lui vienne en aide, et...

—Vous avez tendu la main à la malheureuse, perdue dans cette ville et qui se livrait au désespoir. Oh ! je vous remercie, Madame, et Dieu vous bénira pour cette bonne action.

Puis avec animation :

—Henriette aussi vous remercia de m'avoir ramenée auprès d'elle.

—Oui, oui, répondit la Frochard, dont le visage prit une expression de froide craauté, quand nous l'aurons retrouvée, c'tte demoiselle !

—Mais, fit l'aveugle d'une voix tremblante ; ne m'avez-vous pas dit, ne m'avez-vous pas promis ?

—Quoi ?... Qu'est-ce que je vous ai promis ? Que nous chercherions vot' sœur ? Eh bien ! vous pouvez compter là-dessus ! L'aveugle ne saisit pas l'intonation de la Frochard en prononçant ces dernières paroles et, pleine de reconnaissance, elle lui tendit les mains et murmura :

—Vous êtes bonne, madame ; dans mon malheur, je ne pouvais rencontrer une âme plus charitable.

—Quand en est mère de famille, voyez-vous, ma p'tite, on sait compatir aux chagrins des autres. Mais j'ai assez compté comme ça, faut sécher vos pleurs qui m'agaçent les *nerfes*.

—Oui, Madame, oui, je veux vous épargner le spectacle de ma douleur. Tenez, je ne pleure plus ! Je ne veux plus pleurer !

Et contenant les sanglots qui lui montaient à la gorge, la malheureuse enfant essayait, du revers de ses mains, ses yeux remplis de larmes.

Puis, tournant son visage attristé vers la vieille femme :

—J'aurai du courage maintenant, madame, et de la force pour marcher ! Allons-nous bientôt partir !

Et s'animant à l'idée des efforts qu'elle se sentait capable de faire pour retrouver Henriette :

—Nous marcherons du matin au soir ; je vous suivrai dans tous les quartiers ! Et, chaque fois que nous changerons de rue j'appellerai ma sœur ! Vous voudrez bien, n'est-ce pas, que je l'appelle, et elle m'entendra. Je crierais de toutes mes forces : "Henriette ! C'est moi ! C'est ta sœur, c'est Louise ! Henriette ! mon Henriette ! réponds-moi !

Et comme la mégère gardait le silence :

—Est-ce que vous ne me permettez pas d'appeler ? s'informa-t-elle avec anxiété.

—Vous appellerez tant que vous voudrez ! grommela la Frochard, je ne vois pas de mal à ça !

Puis d'un ton caffard :

—Eh bien ! maintenant que vous v'là disposée à sortir, je vas vous mener dans quelques quartiers. Alors, faut vous habiller ! J'vas vous servir de femme de chambre.

—J'ai l'habitude de m'habiller toute seule, madame, et depuis que je suis aveugle, je reconnais très bien les objets au toucher.

—Hein ? pensa la Frochard, j'avais pas songé à ça !

Et, sans répondre, elle alla prendre dans la pièce du rez-de-chaussée les hardes qu'elle avait préparées la veille, pour remplacer les vêtements de la jeune fille.

—Voyons, ma p'tite, dit-elle mielleusement, je vas vous aider tout de même, pour que nous n'perdions pas de temps.

Mais au moment où elle allait passer la jupe, Louise tâta l'étoffe et avec surprise :

—Vous vous trompez, madame, fit-elle, ce n'est pas la ma robe !

—C'en est une que je vous prête, riposta la Frochard sans hésitation.

—Pourquoi ? Je suis encore en demi-deuil de ma bienfaitrice, madame !

—C'est qu'en vous tremoussant, hier soir, dans votre chagrin vous avez accroché vot' jupe à un banc de la place, et elle est déchirée, en loques ! Faudra une bonne journée pour la raccommoder. C'est à vous de voir, insinua la mégère, si vous préférez ne pas sortir de deux jours ?

—De deux jours ? s'exclama Louise.

—Faudra bien ça et encore en tirant ferme l'aiguille.

—Alors, madame, j'accepte de porter la robe que vous voulez bien me prêter.

D'un rapide mouvement la Frochard avait passé la jupe.

Et sans permettre à Louise de s'agrafer, elle l'attifa le plus promptement possible.

Puis, lui mettant aux pieds les bas rapiécés et les savates qu'elle avait, on se le rappelle, fendillées, elle lui dit, d'un ton décidé cette fois :

—Pour ce qu'est de vot' chaussure, faut pas y penser ; les semelles seraient usées en un rien de temps sur le pavé de Paris, vous ne pourriez plus me suivre. C'est pourquoi j'veux bien vous prêter des chaussures. C'est doux au pied comme des mules de duchessa. Vous m'en direz des nouvelles.

—Maintenant faut descendre, dit-elle, donnez-moi la main, je vas vous guider.

Louise prit la main qu'or lui tendait et suivit la Frochard.

Au moment où la jeune fille arrivait au bas de l'escalier un roulement sonore la fit sursauter.

—Faites pas attention, dit tout bas la Frochard, c'est mon chérubin qui sommeille. Il a travaillé toute la nuit, ce pauvre adoré.

—C'est votre fils, madame ! Celui qui m'a sauvée ?

—Non, pas celui-là, l'autre, le bel homme, un fier gars, allez. Et si vous pouviez le voir.

Elle s'interrompit.

Jacques avait entr'ouvert les yeux et jetait un vague regard autour de lui.

—Ah ! c'est la pensionnaire ! balbutia-t-il.

Et il se rendormit aussitôt.

—Pauvre chérubin, marmotta la Frochard, vous aurez le temps de faire connaissance avec lui. Il est gai comme *poinçon*.

—Le temps ? murmura Louise. Mais vous n'espérez donc pas, madame...

—Quoi ! Que nous allons tomber tout de suite nez à nez avec vot' sœur ? C'est des hasards ! Ça peut se faire, mais Paris est grand. Enfin faudra de la patience, ma p'tite. On fera son possible.

—Attendez, ajouta-t-elle en plantant la jeune fille au milieu de la chambre. Avant de partir faut déjeuner légèrement.

Elle avait pris, dans le buffet, un morceau de pain qu'elle partagea en deux, donnant une croûte à Louise.

—Je n'ai pas faim, Madame ! dit l'aveugle en tournant le morceau de pain dans ses doigts...

—Prenez toujours, le grand air vous ouvrira l'appétit...

Et sans laisser à la jeune fille le temps de se reconnaître, elle l'entraîna dehors.

Louise poussa un soupir de soulagement en se sentant dans la rue.

Elle avait accepté le bras de sa compagne, et, pleine de reconnaissance elle lui dit : Vous êtes bonne, Madame, et je vous devrai le bonheur d'avoir retrouvé ma sœur.

—Faut bien s'entraider, dans ce monde.

Puis changeant de ton :

—Seulement, ma p'tite, faut presser le pas, nous allons trotter ferme.

La malheureuse aveugle activa sa marche afin de suivre sa compagne qui avait hâte de quitter au plutôt son quartier. Elle craignait que ses voisins eussent la curiosité de savoir qui était cette jeune fille qu'ils ne connaissaient pas...

Après un instant de silence, Louise se hasarda enfin à demander où l'on allait, et par quel quartier on commencerait les recherches.

—Pour ça, grommela la Frochard sèchement, je me permettrai de faire comme je voudrai... Vous ne connaissez pas Paris, et puis... vous n'y voyez goutte ! Et, d'habitude, ricana-t-elle avec aigreur, c'est pas l'aveugle qui doit guider la caniche.

Louise baissa la tête, croyant à un reproche... Mais elle était bien trop anxieuse pour pouvoir se contenir longtemps...

Après avoir marché pendant quelques minutes...

—Madame, fit-elle, il me semble que le plus pressé serait de retourner à l'endroit où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, hier. Il est probable que si ma sœur me cherche, elle sera revenue à la station du coche ;... elle se sera informée au bureau des messageries..., et qui suit, peut-être même y sera-t-elle revenue quand nous y arriverons nous-mêmes.

Et, dans son impatience, voulant activer la marche :

—Je vous en prie, Madame, allons vite... au bureau du coche de Normandie... Quelque chose me dit que j'y retrouverai Henriette...

—Eh ! ben, eh ! ben, est-ce que nous n'y allons pas ? Mais c'est inutile de galoper comme des biches... Nous arriverons que le bureau ne sera pas encore ouvert...

Force fut à la jeune fille de dévorer son impatience.

Elle régla son pas sur celui de la Frochard qui, mentalement, ruminait :

—Plus souvent, ma p'tite, que j'aurais l'innocence de retourner sur le Pont-Neuf... Pardieu oui !... ce serait bien la

point d'avoir trouvé son gagne-pain pour qu'on vous l'enlève tout de suite...

Et, tout en réfléchissant ainsi, elle avait fait prendre à l'aveugle une direction absolument opposée à celle qui conduisait à la station du coche d'Évroux.

Elle l'emmenait dans les quartiers du Marais, comptant y arriver à l'heure où les commerçants ouvriraient leurs boutiques...

C'était le moment où il y avait chance de récolter une bonne recette...

Les rues commençaient à se peupler de toute la gent travaillante se rendant à l'ouvrage, et des bourgeois qui allaient aspirer l'air dans les jardins publics et sur les quais, bravaient la bise matinale.

Malgré le froid, Louise était tellement dévorée d'impatience qu'elle offrait bravement son visage au vent qui sifflait à ses oreilles.

Il lui semblait qu'elle marchait plus longtemps que la veille pour parcourir la même distance...

Elle se hasarda à demander doucement à la Frochard :

— Est-ce que nous serons bientôt arrivées Madame ?

— Dans un petit bout de temps ! Faut pas être si pressée... j'suis plus jeune, et j'ai les *rhumatistes*...

— Excusez-moi, Madame, j'abuse certainement de votre bonté, mais... c'est qu'il me semble...

— Quoi ?... Parlez !... Expliquez-vous !...

— Il me semble que nous avons traversé deux ponts...

— Hein ?... Comment savez-vous ça, puisque vous n'y voyez goutte... à c'que vous dites ?

— Je l'ai senti !

— Comment que vous avez senti ça ?...

— Comme nous savons sentir, nous autres aveugles, par l'impression. La Providence nous a donné, à nous autres déshérités, une impressionnabilité plus grande...

— Qui vous fait savoir que vous passez sur les ponts ?...

— Oui, Madame ; et, par deux fois, j'ai entendu le clapotage de l'eau contre les piles des arches... Deux fois !...

— Eh ben, c'est vrai tout de même... Qu'est-ce que ça prouve ?... Que je vous ai fait prendre par un autre chemin, pour raccourcir la distance ! marmotta la mendicante en serrant sous son bras celui de Louise, comme si elle eût craint qu'il prit fantaisie à l'aveugle de ne pas aller plus loin, ou d'appeler les passants à son secours, si elle avait deviné les projets de sa prétendue bienfaitrice.

Mais l'infortunée ne songeait guère, en ce moment, à opposer aucune résistance aux volontés de la mendicante.

N'avait-elle pas une entière confiance en celle qui l'avait recueillie ?

N'avait-elle pas présentes à la mémoire les promesses que lui avait faites la Frochard ?

N'entendait-elle pas ces mots qui lui revenaient sans cesse à l'esprit : " Nous la chercherons ensemble " ?...

Comment aurait-elle pu supposer que cette femme qui lui avait parlé avec tant de bonté, qui avait tout de suite témoigné d'une si grande compassion, cachât, sous cette pitié feinte, la plus noire infamie ?

Aussi Louise s'excusa-t-elle du mouvement de surprise qu'elle venait de manifester.

— J'ai tellement hâte d'arriver, murmura-t-elle, que je croyais que... nous avions mis plus de temps qu'hier...

Et, avec une excessive douceur, elle ajouta :

— Il ne faut pas m'en vouloir de cette impatience, Madame. Si vous saviez ce qui se passe en moi ! Ce que je souffre depuis hier !...

— On dirait vraiment que vous avez été mal soignée chez moi ! Y me semble pourtant...

— Je n'ai qu'à me louer de vos bontés... Madame !... Que serais-je devenue sans vous ?

— C'est bon ! c'est bon ! grommela la mégère, je ne demande pas tant de remerciements pour le quart d'heure. Le principal est que vous preniez du courage, et que vous obéissiez, puisque vous ne pouvez pas faire différemment.

Ces derniers mots avaient été prononcés d'un ton si étrange que l'aveugle se sentit prise d'un frisson.

Cependant, elle garda le silence, se résignant à marcher aussi longtemps que le voudrait son guide.

On était déjà en route depuis plus de deux heures, et l'on n'arrivait pas au bureau des messageries...

Louise était maintenant plus que jamais tenaillée au cœur par l'anxiété...

Elle écoutait tous les bruits de la rue...

Parfois un passant la frôlait, et la Frochard s'arrêtait.

Louise n'avait pas, tout d'abord, fait attention à ce détail. Elle croyait à quelque encombrement sur la voie publique, et, instinctivement, elle se serrait contre sa compagne...

— Si vous avez peur, ma p'tite, lui avait dit la mendicante, faut pas vous gêner, serrez-vous contre moi... y a des gens si maladroits... On vous bousculerait sans prendre garde que vous êtes aveugle !

Mais on s'arrêtait beaucoup plus souvent, et même assez longtemps en certains endroits...

Louise avait cru entendre que la Frochard murmurait quelques mots, prononcés avec tant de volubilité qu'elle n'avait pu en saisir le sens...

Et, maintenant, le même fait se reproduisait à chaque pas. Quelquefois même, la Frochard rebroussait chemin, comme si elle eût suivi une personne qu'elle cherchait à rattraper...

Puis on se remettait en marche, dans une autre direction.

Et toujours l'aveugle percevait ce vague murmure qui sortait des lèvres de sa compagne.

Enfin, excitée par la surprise qu'elle éprouvait, Louise hasarda timidement cette question :

— Est-ce que vous me parlez, Madame ?

— Moi ? Allons donc, ma p'tite, quand je parle aux gens, je sais me faire entendre, allez ! Vous verrez ça !

— C'est que... il m'avait semblé...

— Oui !... oui !... je grognais, pas vrai ? C'est ça que vous voulez dire... C'était contre ce tas de feignants qui n'ont rien à faire qu'à se promener, et qui écraseraient le pauvre moude si on les laissait faire...

— C'est donc... pour ça que... nous nous arrêtons ?

— Pour qu'on ne vous bouscule pas, pardié ! Aussi je vous montre à tous ces maladroits-là, et je leur dis que vous êtes aveugle...

— Hélas ! ne le voit-on pas, Madame ?

— Pas assez ! Faut que vous leviez la tête pour montrer vos yeux, ça fera bien !

Puis, s'arrêtant en face l'aveugle, elle lui saisit le bras, la força de l'étendre et de tenir la main ouverte, ainsi que font les mendiants qui implorent la charité.

— Restez comme ça, lui dit-elle, Madame ?

— Pourquoi ?

— Parce que... parce que... ça fera voir... que vous êtes aveugle, et... qu'y faut pas vous bousculer...

Louise eut une velléité de résistance aux désirs de sa compagne...

— Mais, Madame, fit Louise d'une voix que l'émotion faisait trembler... personne, jusqu'ici, ne m'a heurtée, et... je vous assure...

— Moi j'vous assure qu'il faut que vous m'écoutez.

Ces paroles avaient été prononcées avec un sentiment de colère contenue et de sourde menace qui fit tressaillir l'aveugle. Elle redoutait d'avoir blessé la Frochard, et timidement :

— Je serai obéissante, madame, de grâce veuillez excuser mon trouble et l'angoisse qui me suffoque... Oh !... j'ai tant de hâte de retrouver ma sœur !...

— C'est pas une raison pour critiquer c'que je dis...

Et entraînant la jeune fille :

— Allons, en route !... Si vous voulez que nous arrivions, faut marcher...

Louise était partie, le matin, l'âme remplie d'espérance... Il lui semblait qu'en arrivant au bureau des messageries, elle y trouverait des nouvelles d'Henriette et que celle-ci aurait laissé son adresse.

Il lui paraissait impossible qu'il en fût autrement. Et elle avait marché avec courage.

Mais elle était maintenant à bout de forces.

L'énergie qui l'avait soutenue jusque-là s'évanouissait pour faire place à des transes mortelles.

Tout à coup la mendiante s'arrêta. On se trouvait sur la Place Royale, et Louise sentit un obstacle qui se dressait devant elle.

—Un banc! dit-elle, ah! nous sommes arrivées, n'est-ce pas?... Ce banc, c'est sans doute celui sur lequel, ma sœur et moi, nous nous sommes assises lorsque nous attendions l'arrivée de M. Martin.

—Juste, ma p'tite, vous avez deviné ça comme si vous y voyiez!... Pour lors, vous allez vous reposer...

Et elle obligea la jeune fille à s'asseoir sur le banc.

—Pourquoi n'irions-nous pas tout de suite, au bureau, madame? demanda Louise. Je ne sens plus la fatigue, depuis que je sais où nous sommes. Venez, conduisez-moi auprès de l'employé; je veux lui parler, je suis sûre qu'il aura une bonne nouvelle à m'annoncer... Venez, je vous en supplie, chaque minute me semble si longue depuis que j'ai l'espoir de retrouver ma sœur. Peut-être est-elle près d'ici, anxieuse, désespérée, me cherchant comme je la cherche moi-même.

Et, se levant, elle se mit à crier:

—Henriette!... me voilà!... Moi, ta sœur! M'entends-tu... Henriette... m'entends-tu?

—Qu'est-ce que vous faites là? s'écria la Frochard, saisissant l'aveugle par le bras et le serrant avec force.

—J'appelle ma sœur, madame; si elle est par ici, elle entendra ma voix... Elle viendra!... Elle viendra...

—Taisez-vous, dit la mendiante, vous allez assembler autour de nous un tas d'monde et on nous prendra pour des folles... D'ailleurs c'est défendu de crier dans les rues; les agents vous ont bientôt fait de coffrer les braillards... Et puis, j'veux pas me compromettre... J'ai ma dignité, moi! faut pas qu'on y touche...

Et obligeant, de nouveau, l'aveugle à s'asseoir:

—Vous allez rester sur ce banc, fit-elle sèchement, et c'est moi qui irai au bureau...

—Laissez-moi vous accompagner, madame.

—Non.

—Cependant c'est à moi de m'informer.

—Je veux que vous restiez là! Vous êtes trop agitée. Vous n'pourriez pas expliquer vot' affaire.

Et, sans plus attendre la Frochard se retira laissant l'aveugle en proie au désespoir.

Louise l'entendit s'éloigner et elle dut se résigner à attendre son retour.

La mendiante eût bien voulu traîner "son aveugle" après elle, dans la tournée qu'elle allait opérer tout autour de la place; l'exhibition de cette malheureuse enfant, vêtue de haillons et dont les yeux rougis par les larmes témoignaient d'une profonde misère et d'une bien réelle souffrance eût certainement apitoyé les âmes charitables; mais la mégère avait pensé que Louise s'étonnerait sans doute des stations qu'elle allait faire de porte en porte, en débitant son boniment, qu'elle pourrait, alors, se révolter et se soustraire à son autorité.

Elle remettait à plus tard le véritable début de l'infortunée dans le misérable rôle qu'elle lui destinait.

Elle alla donc mendier seule, de boutique en boutique sans toutefois perdre de vue sa victime et prête à retourner auprès d'elle si quelqu'un s'en approchait.

Et elle marmottait, en tendant la main:

—Ayez pitié d'une pauvre mère de famille qu'a une fille aveugle.

Puis elle ajoutait en désignant Louise:

—Tenez, vous la voyez là-bas, elle s repose sur ce banc parce que nous avons marché d'puis ce matin, sans manger! Ayez pitié d'elle, mes bonnes âmes charitables, et le bon Dieu vous le rendra!"

Malgré cette supplication débitée d'une voix dolente et accompagnée du jeu de physionomie traditionnel, la mendiante faisait maigre recette, et c'est à peine si elle avait récolté quelques sous lorsqu'elle se décida à revenir auprès de l'aveugle.

Elle rejoignit Louise en grommelant tout bas:

—Nous allons changer tout ça ma p'tite; ça n'peut pas continuer de c'te façon là. J'ai trouvé un gagne-pain, faut qu'il me rapporte.

VIN DE LA QUATRIÈME SÉRIE.

La quatrième série a pour titre: LA PETITE AVEUGLE.

## "LE SAMEDI"

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTREE

Revue Littéraire, Scientifique et Sociale

— AVEC —

Gravures Humoristiques, Esprit de bon aloi  
Littérature choisie, Renseignements utiles,  
Bon ton, Passe-temps agréables,

10 PAGES PAR SEMAINE, GRAND FORMAT

Prix d'Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

PRIX DU NUMERO, 5 Centins

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EN VENTE PARTOUT. S'ADRESSER A

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Fermiers de la circulation,

69 Rue St-Jacques, Montreal.

## LE CRIME DES DETECTIVES

Un roman canadien vaut deux romans étrangers, fussent-ils les plus beaux du siècle. Eh bien, "LE CRIME DES DETECTIVES" est un roman écrit à Montréal, et il est, certes, bien écrit. Les héros sont des Canadiens. Ces héros sont des voleurs, il est vrai, mais chaque pays fournit son contingent de criminels. N'y a-t-il que des vols, y a-t-il des crimes dans la vie des personnages en question? Mais quand on dit "LE CRIME DES DETECTIVES" cela indique bien que s'il y a eu vol, ce vol était un crime. Il y a plus; il y a des aventures amoureuses qui ont eu le vol pour mobile et des vols qui ont eu l'amour pour prétexte.

C'est un roman tout à fait curieux, rempli de scènes émouvantes et de situations risquées qui intéressent, attachent et passionnent le lecteur. Ce récit plein d'attraits et d'aventures parfois terribles, souvent romanesques, mais toujours émouvantes, forme un roman qui ne le cède en rien aux grandes productions de l'Europe.

MM. POIRIER, BESSETTE & CIE. en ont fait l'acquisition et l'offrent en vente pour la modique somme de 20 centins. Ce volume est en vente au bureau de la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTINS, 69 Rue St-Jacques. Il est envoyé franco dans tous les bureaux de poste. Empressez-vous de donner vos commandes, car le tirage est limité.

LISTE DES NUMEROS PARUS

— DANS —

LA BIBLIOTHÈQUE A 5 CENTS

- |                                       |                                       |                                       |                                     |
|---------------------------------------|---------------------------------------|---------------------------------------|-------------------------------------|
| La Femme au doigt coupé               | Nélida                                | L'Antro du Crime,                     | Les Deux Rivaux, 1re série          |
| Les trois chercheurs de pistes        | Ginévra                               | 1re partie, Les deux bandits          | Doux Epreuves, 2e série             |
| Le Perle Noire                        | La Chasse à l'Héritage, 1re série     | 20 " Un vol sinistre                  | Le Mariage Rompu, 3me série         |
| Le Banquier des Pirates, 1re série    | Le bal Masqué, 2e série               | 30 " L'amour c'est le ciel            | Le belin suicidé, 4ème série        |
| L'Archipel en feu, 2e série           | Les Deux Sœurs, 3e série              | 40 " La chasse aux médailles          | Gratella, 1re série                 |
| Tancrède de Roban                     | Le Revenant, 1re série                | 50 " Le meurtre                       | Une Tombe, 2e série                 |
| Le Petit Vieux des Batignoles         | Tom Sandons, 2e série                 | 60 " Un amour secret                  | Le Fou par Amour                    |
| L'Espave du Cynthia, 1re série        | L'Éli de Vichnou, 3e série            | 70 " Le fils du condamné              | Les Brigands, 1re série             |
| Le Secret de Patrick O'Donoghon,      | L'homme à l'oreille cassée, 1re série | 80 " La Fée des Saules                | Une nuit d'angoisse, 2e série       |
| 2e série                              | Le colonel Fougas, 2e série           | 90 " La fiancée de la mort            | La Maison du Franc, 3e série        |
| La Rose Blanche, 1re série            | Veau de Haine,                        | 100 " Une nouvelle à sensation        | Le Beau-François, 4e série          |
| Le Dernier des Enfants d'Edouard,     | 1re série, Le Chat du bord            | 110 " Le chatiment                    | Le Loup dans la Bergerie, 5e série  |
| 2e série                              | 20 " La Brule-Guculo                  | La Femme Mystérieuse, 1re série       | La Revanche de Vasseur, 6e série    |
| L'Incendiaire                         | 30 " Philopen le Poulpican            | La chambre Blanche, 2me série         | Le Vol et L'Amour, 1e série         |
| Le Pêcheur de Perles, 1re série       | 40 " Chouans et Républicains          | Le Mystère dévoté, 3me série          | L'Epreuve, 2e série                 |
| Les Frères de la Cote, 2e série       | 50 " A coups de fusil                 | Épouse ou Mère, 4me série             | Le Malfaiteur, 3e série             |
| Les Voleurs de Chevaux, 1re série     | 60 " L'Enlèvement de Joanne           | La Diane de l'Amour, 5me série        | Jo vous tuerai, 4me série           |
| La Chasse aux brigands, 2e série      | 70 " Kornoc                           | La Mère et l'Amant, 6me série         | Vendue par son Père, 1e série       |
| Le Poau Rouge, 3e série               | 80 " A la Balonnetto                  | Le Millon du Père Raclot, 1re série   | La lettre enchancée, 2e série       |
| Le Crime de Pierrotto, 1re série      | 90 " Le secret de Philopen            | La Vertu Récompensé, 2e série         | Le bon Ango, 3e série               |
| La Révélation, 2e série               | 100 " Crochetout                      | Paradis perdu, 1re série              | Le Coupable, 4e série               |
| Colomba 1re série                     | Le dernier des Trémoulin              | Gertrude l'endormie, 2me série        | Une Révélation Périble, 5e série    |
| La Vengeance Corso, 2e série          | Le mangeur de Poudre                  | Le médecin criminel, 3me série        | Un coup de théâtre, 6e série        |
| Le Fou Yegot, 1re série               | L'Assassinat de Versailles            | Après les larmes, 4me série           | Les chevaliers du coutou, 1re série |
| L'Invasion, 2e série                  | Le crime de la rue St Laurent,        | Miro-à-Mort, 5me série                | La lettre enchancée, 2e série       |
| Le combat de Falkenstein, 3e série    | 1re partie, Le Meurtre                | Le Crime Dévoté, 6me série            | Un Drame dans un puits, 3e série    |
| Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re  | 20 " La chasse à l'Homme              | Paradis Retrouvé, 7me série           | Amour! Amour! 4e série              |
| série                                 | 30 " L'Explication                    | Sans Cœur 1re série                   | Les Gueux, 5e série                 |
| La Fille de Margared, 2e série        | La mort d'un Forçat,                  | La Voix Maudite, 2me série            | La Fille de la Victime! 6e série    |
| L'Héritage Fatal, 1re série           | 1re partie, L'Évasion du Bagno        | Le Fou, 3ème série                    | La Sentence, 7e série               |
| Le Jettatore, 2e série                | 20 " Forçats et Gendarmes             | La Jeune Indienne, 1re série          | Une Légende Indienne, 1re série     |
| Le Diamant Caché, 1e série            | 30 " La mort de Rouget                | Partie pour le Canada, 2me série      | Le Sorcier, 2e série                |
| Camille, 2e série                     | Le condamné à Mort,                   | Le Mariage ou l'Echafaud, 1re série   | La Vengeance d'une Femme, 3e série  |
| Le Testament du Commandeur, 3e        | 1re partie, Le Mort Rossuscotté       | L'Assassin de sa Femme, 2e série      | Deux Haines, 4e série               |
| Une Famille Corso                     | 2a " L'Echafaud                       | Le Mari empoisonné, 3e série          | Les Deux Orphelins, 1re série       |
| La mort de Pierre Duvernay, 1re série | Les Écumours de Rivières              | Une misérable fin, 4e série           | Les Ravisseurs, 2e série            |
| La Folle, 2e série                    | 1re partie, Les débris du Bossu       | Les Jeunes Filles de Paris, 1re série | Enlèvement et Duel, 3e série        |
| Le Sacrifice de Germaine, 3e série    | 20 " A la recherche de son            | Les Mauvaises Langues, 2e série       |                                     |
| La Vengeance, 4e série                | Père                                  | Le Secret d'une Mort, 3e série        |                                     |
| La Justice de Dieu, 5e série          | 30 " Père et fils                     | Le Cœur et l'Honneur, 1re série       |                                     |
| L'Honnête Criminel                    | La Nuit Sanglante,                    | Ivresse du Cœur, 2e série             |                                     |
| Le bureau de Poste de St Martin-les-  | 1re partie, Le réveil de M. Denis     | Désespoir et Suicide, 3e série        |                                     |
| Monts, 1re série                      | 20 " L'inspecteur de police           | Les Mariages d'Intérêt                |                                     |
| Bon sang ne peut mentir, 2e série     | 30 " Le lit de mort                   | 1re série, Un Mariage d'Inclination   |                                     |
| Valérie, 3e série                     | L'Assassiné Vivant,                   | 2e série, Un Duel au Mariage          |                                     |
| Une Évasion à la Guyane, 1re série    | 1re partie, Le Crime                  | 3e série, Les Mariages d'Amour        |                                     |
| Les millions du Nabab, 2e série       | 20 " Disparu                          | 4e série, Un Mariage d'Amour          |                                     |
| L'Arme Révélatrice, 3e série          | 30 " Le DéTECTIVE et 1re              | Le Pardon                             |                                     |
| Le Comte d'Olligny, 4e série          | partie de Floral                      | 1re série, Les Fiancées               |                                     |
| Le Parricide, 5e série                | Floral, 1re partie                    | 2e série, Le Devoir et l'Honneur      |                                     |
| Vingt ans à la Bastille               | 20 partie, Dans les Mines             | 3e série, Les Tempêtes du Cœur        |                                     |
|                                       | 30 " La famille Charlot               | 4e série, Un Double Mariage           |                                     |

On peut se procurer tous ces volumes moyennant 5 centins chaque.

Occasion Unique! Les Derniers Volumes!

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en magasin et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

- |  |         |                                     |        |
|--|---------|-------------------------------------|--------|
| L'ANGE DU FOYER - - - - -                | 15 Cts. | LE CHOLÉRA - - - - -                | 5 Cts. |
| LE REMORDS D'UN ANGE - - - - -           | 15 Cts. | LE TRAITÉ DU CHEVAL - - - - -       | 5 Cts. |
| LES ORPHELINES - - - - -                 | 15 Cts. | NOCES D'OR DE LA ST-JEAN-BAPTISTE   |        |
| LOUIS RIEL, SA VIE, SON PROCÈS, SA MORT, | 10 Cts. | DISCOURS DE L'HON. J. A. CHAPLEAU   | 5 Cts. |
| LA MOUCHE A PATATE - - - - -             | 10 Cts. | LA PICOTE ET SON TRAITEMENT - - -   | 5 Cts. |
| MÉMOIRE SUR LES CHEVAUX - - - - -        | 10 Cts. | CHÉNIER, EPISODE DE 37-88 - - - - - | 5 Cts. |
| TROIS ANS EN CANADA - - - - -            | 10 Cts. |                                     |        |

PROFITEZ DE L'OCCASION, LES DERNIERS VOLUMES S'ENLEVENT RAPIDEMENT.

S'ADRESSER A

POIRIER, BESSETTE & CIE, 69 RUE ST-JACQUES, MONTREAL.

ENVOYÉS FRANCO DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

IMPRIMERIE POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, 10 et 12 RUE LE ROYER.

